

LA SAVOIE

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

CHRONIQUE

Séance publique. — Jeudi, 12 décembre, une brillante élite répondait à l'appel de l'Académie pour assister à une double solennité : la réception de M. Maurice Denarié et la distribution du prix de peinture de la fondation Guy. A l'ouverture de la séance, M. le Président remercie l'assistance de son empressement et donne lecture d'une lettre de M. le Maire de Chambéry s'excusant de ne pouvoir assister à la séance. Le Président donne ensuite la parole à M. Maurice Denarié. Le discours du récipiendaire plein de pensées délicates et d'observations profondes sur les lois de la nature ainsi que la réponse à la fois si spirituelle et si élevée du Président de l'Académie ont été chaudement applaudis par l'assemblée. Pour achever ce régal académique, M. l'avocat Bourgeois a charmé l'auditoire par une analyse pénétrante, suggestive même pour les profanes, des œuvres diverses soumises à l'appréciation du jury pour le concours de peinture. Ces trois discours sont publiés *in extenso* dans le présent n° de la *Savoie Littéraire*, qui leur est presque exclusivement consacré.

Lauréats du concours de peinture. — Un prix de 300 fr. est attribué à M. COMMUNAL ; une médaille de 100 fr. à M. POHL.

Autres sujets. — Si nombreux et si intéressants qu'ils soient, l'abondance des matières et l'exiguité de notre format nous obligent à les renvoyer à notre prochain numéro. Nos lecteurs ne perdront rien pour attendre.

UNE LETTRE DE LÉON DE TINSEAU

Le comte Léon de Tinseau, le romancier exquis de tant de chefs-d'œuvre justement admirés, a adressé à M. François Descostes, à l'occasion de ses ouvrages sur la jeunesse de Joseph de Maistre, une lettre intime que nous sommes heureux de reproduire. Nos lecteurs nous en sauront gré ; car ils y savoureront une page vraiment littéraire et qui a pour nous le mérite inappréciable d'être tout imprégnée de l'amour de la Savoie :

Paris, le 30 novembre 1907.

Monsieur et cher Confrère,

Un paysan à qui je demandais si son nouveau curé prêchait bien me répondit un jour : « Je ne pense pas : on comprend tout ce qu'il dit ! » D'après ce même courant d'idées, j'ai peur que votre ouvrage sur Joseph de Maistre ne soit de qualité inférieure, car il m'a amusé en même temps qu'intéressé.

Amuser, ici, veut dire : le contraire d'ennuyer. J'en suis arrivé à croire que les ouvrages historiques *doivent* ennuyer, parce qu'ils m'ennuient toujours, et cela pour deux raisons.

La première — je sais que vous allez me mépriser, — c'est que je n'aime pas l'Histoire. Je ne l'aime pas parce qu'elle m'attriste. Elle m'attriste parce qu'elle me donne *ce qui a été*, alors que j'imagine *ce qui aurait dû être*. C'est l'histoire du touriste qui fait un voyage à Venise et qui tombe sur un mois pluvieux. Sous ce rapport, aucun livre n'aurait dû m'attrister plus que le vôtre. Il me montre *ce qui a été* dans la Révolution, dans la résistance militaire du Gouvernement de Turin, dans sa politique intérieure et extérieure, dans sa façon de traiter les Savoyards en général et Joseph de Maistre en particulier. Tout cela ne ressemble pas beaucoup à *ce qui aurait dû être*. Oh ! je n'ignore pas que le Bon Dieu hausse les épaules là-haut en m'entendant parler ainsi. Mais c'est lui qui m'a fait ce que je suis : homme d'imagination avant tout, c'est-à-dire pas bon à grand'chose.

La seconde raison qui fait que je n'aime pas l'Histoire,

c'est que les historiens sont pédants. (Si l'on y réfléchit, ils ne peuvent pas ne pas l'être, puisque leur raison d'exister est de savoir des choses que je ne sais pas.) Mais le fléau de notre époque est l'invasion du pédantisme même sur les terrains où rien ne peut excuser sa présence. Partout l'auteur impose sa personne, son goût, sa manière de voir, ses haines, ses amours, ses rancunes, même au théâtre et dans le roman, même dans la peinture et la musique. Le plus mince journaliste, décrivant l'inauguration d'une statue, se préoccupe de vous convaincre que lui, journaliste, est un homme remarquable. Quant au statufié, à peine si l'on vous dit son nom. Le pédantisme est ma bête noire, et me tient à l'écart — trop — du monde littéraire et artistique.

Et je viens de pédantiser pendant deux pages ! Mais c'est précisément pour arriver au grand éloge que je vous donne : vous êtes aussi peu pédant qu'on peut l'être ; c'est pourquoi j'ai lu vos volumes non comme une leçon (dont j'avais fort besoin), mais comme une narration agréable où l'on oublie le narrateur qui s'oublie lui-même. Vous vous abandonnez sans arrière-pensée à l'intérêt, au plaisir, à la tristesse que vous cause votre récit. Vous voyagez dans votre voiture qui s'arrête ou se détourne quand il vous plaît, non dans un wagon, entre deux rails inexorables, avec les stations prévues. Vous me faites voir non une statue, mais un homme vivant, pas tout à fait pareil au Joseph de Maistre que j'ai toujours admiré. Je ne dirai pas que j'admire moins, mais je l'approche davantage et comprends mieux pourquoi il n'a pas fait plus. J'ai connu, embrassé dans mon enfance des hommes tout pareils, sauf le talent. Ils étaient, comme lui, bons, honnêtes, religieux, incorruptibles, prêts à mourir pour une cause ; et, comme lui, ils furent impuissants. La plus ordinaire canaille a été plus puissante qu'eux, ce qui est assez décourageant. Mais cela prouve que *ce qui a été*, en somme, *devait être* parce que Dieu entendait que cela fût. Joseph de Maistre est arrivé avant moi à cette conclusion.

Il semble qu'il a cru que la Révolution était finie, en quoi il s'est trompé. La Révolution, depuis 1789, a subi des

arrêts ; mais elle n'a jamais été *finie*. Le moment venu, elle s'est remise en marche. Maintenant elle circule d'un pas allégre, sans Vendée et sans Coalition pour mettre des bâtons dans ses roues. Il serait curieux de savoir ce qu'en penserait Joseph de Maistre ressuscité.

Vous avez augmenté ma profonde estime pour la Savoie, et je pense bien que vous cherchiez ce résultat. De belles et grandes figures ressortent à chaque page, avec un nom qui nous est cher inscrit parfois. Les Menthon, les Thiollaz, les Maistre eux-mêmes, d'autres encore me font l'honneur de m'appeler « mon cousin ». Vous voyez que j'avais de bonnes raisons pour m'*amuser* à la lecture de votre ouvrage. Ce présent généreux tombait en bonnes mains.

Donc, je vous prie de croire à ma reconnaissance bien sincère et bien motivée. Quelle somme de travail vous a demandée cette œuvre considérable et consciencieuse ! Mais comme elle a dû vous passionner, puisque l'orgueil du citoyen et celui de l'homme de famille vous animaient également ! Et comme on apprécie la délicatesse avec laquelle, vous montrant toujours bon Savoyard, vous vous montrez toujours bon Français !

Vous êtes-vous demandé ce qui serait arrivé si, en l'automne de 1792, Victor-Amédée III avait eu le tunnel du Mont-Cenis pour y faire passer ses troupes ? Refaisons un peu l'Histoire : la Savoie est reconquise ; le siège de Lyon est levé ; personne ne pense plus à celui de Toulon ; Bonaparte n'a pas la chance de s'y faire connaître ; il meurt colonel d'artillerie en retraite, rallié à la Monarchie légitime rétablie..... Avais-je tort de vous dire que je suis un homme d'imagination ?

Mais avec plus de facilité encore, j'imagine ce qui arriverait si nous pouvions nous voir plus souvent. J'aime à croire que vous ne m'accusez pas de tomber dans le fantastique en me figurant qu'une étroite et sincère amitié s'établirait entre nous. Aucune montagne d'opinions ou d'idées ne nous sépare. Entre nous la sympathie étend ses plaines, coupées par une route très unie et très droite.

Franchissons-la de temps en temps par la pensée.

Votre dévoué,

L. DE TINSEAU.

LES ORNEMENTS DANS LA NATURE

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. Maurice DENARIÉ

MESDAMES,

MESSIEURS,

Lorsque, dans le temps passé, j'assistais aux séances solennelles de cette Académie, et que, perdu dans la foule de vos invités, j'écoutais, attentif, vos nouveaux élus discourant sur quelques grands sujets d'histoire, de philosophie, d'art ou de science, je ne pensais pas, je vous l'assure, qu'un jour viendrait où je serais moi-même appelé à prendre la parole devant cet auditoire d'élite que je retrouve aujourd'hui.

Je me figurais alors notre Académie de Savoie comme une de ces nobles et vieilles hôtelleries qui ne sont fréquentées que par des personnages illustres. Pour y entrer, il fallait de bonnes références et l'on ne pouvait songer à en franchir le seuil si l'on n'apportait avec soi quelques bagages présentant de sérieuses garanties. Je me trompais. Votre hospitalité est plus large et votre confiance est sans limites. Il vous arrive parfois, voyant passer devant votre porte un humble voyageur sans bagages, de lui dire tout simplement : « Entrez, et prenez un fauteuil ».

Me trouvant tout surpris en aussi brillante compagnie j'éprouve le besoin de m'excuser ; et cherchant quels peuvent être mes mérites, je ne puis les trouver ailleurs que dans la respectueuse sympathie que j'ai toujours témoignée pour notre vieille Académie de Savoie. N'est-ce point ici que j'ai vu passer tous ceux qui, dans notre chère cité, se sont distingué par l'élévation de leur caractère, le charme de leur esprit, l'étendue de leurs connaissances et leur amour pour le travail ?

Parlant ainsi du passé, les souvenirs affluent à ma mémoire, et je vois revivre ici bien des hommes qui, dès mon enfance, m'avaient séduit par le charme de leurs relations.

Entre tous, je revois votre ancien président, M. Louis Pillet, avec son sourire bienveillant, ses yeux pleins d'éclat. Travailleur ardent, passionné pour toutes les études, il avait donné ses préférences à la géologie. Combien de fois ne l'a-t-on pas aperçu dans les rochers de Lémenc, cassant des pierres, fouillant le sol, sous un soleil impitoyable, tandis que le promeneur étonné cherchait un peu d'ombre et de repos ! Ses généreux encouragements et son exemple contribuèrent sans doute beaucoup à développer autour de lui le goût de la géologie, science qui a actuellement dans notre ville — je devrais dire : dans cette enceinte — de si brillants représentants. Ses efforts n'eurent pas toujours pareille récompense ; mais il avait une rare indulgence pour ses jeunes amis qui, pleins d'ardeur, ... le regardaient travailler. Je me souviens qu'étant tout enfant, je lui présentais quelques pierres bizarres ramassées au cours d'une promenade, et je l'entends m'expliquer, à mon grand étonnement, que c'était là les débris d'êtres qui avaient autrefois vécu. Il m'apprenait ainsi à lire dans le grand livre de la Nature et me faisait entrevoir un de ces vastes horizons qui ne s'ouvrent que pour ceux qui payent de leurs peines la joie de les découvrir.

M. Bailly, notre ornithologue, Savoyard, mort depuis bien des années, faisait aussi partie de cette Académie. J'avais eu quelquefois l'occasion de le rencontrer. C'était un chasseur passionné autant qu'un observateur habile et scrupuleux. J'écoutais avec un vif intérêt ses récits de chasse que je regrette aujourd'hui de ne pas voir figurer dans l'important ouvrage qu'il nous a laissé. Un jour, comme je visitais avec lui ses admirables collections, un oiseau tout blanc attira mon attention ; c'était une variété très rare de notre geai vulgaire. Bailly me raconta alors que, chassant un matin dans les environs de Saint-Baldoph, il aperçut le singulier oiseau passant dans les airs et qu'aussitôt il décida qu'il le mettrait dans sa collection. Dès lors, ce fut une chasse invraisemblable à travers les monts, les ravins et les bois. Maintes fois l'oiseau disparut à sa vue, maintes fois il le retrouva sans pouvoir l'atteindre. Enfin, après une longue journée de fatigue, il rejoignit le phénix sur la montagne de Joigny et parvint à le capturer.

Vous parlant de naturalistes, puis-je oublier M. André Songeon ? Son extrême modestie l'empêcha toujours de franchir le seuil de cette porte, mais bien des liens l'unissaient à l'Académie. Il eut fallu pour l'attirer dans votre salle de réunion qu'il fût certain d'y rencontrer quelques plantes tout-à-fait rares. Oh ! alors, pour enrichir son herbier rien ne l'eut arrêté ! Plus d'une fois il risqua sa vie pour atteindre une petite fleur réfugiée dans l'anfractuosité d'un rocher. Son cabinet d'étude passait pour un asile inviolable. Et cependant pour celui qui osait en pousser la porte, quel charmant accueil était réservé ! Quels récits piquants ! quels abondants souvenirs et surtout quelle science ! Lorsque l'âge et la santé l'eurent obligé à renoncer aux longues excursions, il trouva dans ses riches collections, en même temps que la joie du souvenir, d'inépuisables sujets d'étude. Il s'adonna alors entièrement à l'anatomie végétale, et, penché sur son microscope, il entrevit des champs d'exploration bien plus vastes que ceux que nos regards peu-

vent embrasser depuis les sommets les plus élevés de nos Alpes. J'avais eu souvent le plaisir de causer avec lui et d'apprécier la profondeur de ses connaissances. Aussi je ne devais pas être surpris d'apprendre, un jour, que M. Songeon était bien mieux connu, à l'étranger dans le monde savant, que dans notre petite ville dont rien n'avait pu le séparer.

Pardonnez-moi ces souvenirs trop personnels. En entrant ici, il m'a semblé que je devais un hommage particulier à ceux qui, par leurs exemples et leurs conseils, m'avaient engagé dans une voie qui devait me conduire sans fatigue jusqu'à l'Académie de Savoie. J'ignorais alors qu'à côté des littérateurs, des historiens et des savants qui peuplent cette Académie, une place était réservée à ceux qui, tout simplement, aiment à s'occuper des choses de la nature.

C'est une tradition de la maison. Elle remonte sans doute à l'époque déjà lointaine où l'un des fondateurs de l'Académie, le général comte de Loche, aimait à suspendre ses travaux d'histoire pour entretenir la société naissante de ses observations sur les mœurs des insectes.

Tout cela m'autorise à vous parler, à mon tour, d'histoire naturelle. Rassurez-vous, nous n'irons pas, armés d'un lourd marteau, scruter les mystères que recèlent les durs rochers de nos montagnes; j'aurai garde de vous conduire, par monts et par vaux, à la poursuite d'un oiseau rare, non plus qu'à la recherche de ces timides fleurs qui se plaisent au bord des glaciers dangereux. Pour ce que j'aurai à vous montrer il me suffira de vous inviter à faire, si vous le voulez bien, une petite promenade dans mon jardin.

Le jardin où je me propose de vous introduire — pour être un jardin idéal — est fort mal tenu. C'est un vieux jardin où quelque ancien propriétaire avait eu la fantaisie de réunir les plus belles collections de fleurs. Beaucoup ont péri faute de soins. D'autres, heureuses de leur

liberté, se sont développées vigoureusement, luttant contre l'invasion des plantes sauvages introduites par les vents et les oiseaux. Les pelouses ont envahi les plates-bandes. Les murs de clôture croulent sous l'assaut que leur ont livré les lierres, les giroflées et d'autres plantes folles. Quant à la maison, n'en parlons pas : c'est une ruine.

En hiver, l'aspect est lamentable. Ce sont des arbres morts couverts de mousse et de lichens, des branches cassées, des nids qui achèvent de pourrir dans les buissons, des feuilles sèches, des herbes flétries et des débris informes que gagne une décomposition lente.

Mais que les beaux jours reviennent et que le soleil fasse son œuvre ! Notre vieux jardin va revivre et nous offrir le plus somptueux décor. Les bosquets se sont revêtus de petites feuilles aux nuances délicates, aux fines découpures. Partout les fleurs s'épanouissent. Les unes, piquées sur la verdure, brillent d'un vif éclat ; d'autres s'élancent en l'air sous forme de grappes ou de corymbes ; d'autres, plus nombreuses, recouvrent d'une neige légère, blanche ou rose, les arbres encore défeuillés. La vieille pelouse emprunte la richesse d'un tapis d'Orient. Les vieux murs eux-mêmes revêtent une riche parure : les fleurs cachent les fissures et les lézardes. Les oiseaux se poursuivent dans l'air. Les papillons se jouent dans un rayon de soleil. La brise se charge de parfums et les bourdonnements des insectes se confondent en des bruits harmonieux que domine la voix des rossignols et des fauvettes.

Lorsque la nature jette ainsi son manteau de fête sur les ruines et les choses mortes et étale en un jour toutes ses splendeurs, il semble qu'elle nous invite elle-même à nous élever au-dessus des réalités de la vie et à jouir sans réserves du spectacle qu'elle nous offre.

Mais il est des gens à l'esprit inquiet qui aiment à savoir « le pourquoi » et « le comment » de toutes choses. Ils ne savent pas admirer et se taire. Devant les plus

beaux spectacles de la nature le savant interroge. Pour satisfaire sa curiosité il sacrifie volontiers les êtres les plus charmants et il ne cueille, dit-on, les belles fleurs que pour les faire sécher dans les feuillets de son herbier.

Ne le traitons pas avec trop de rigueur, car quel est celui d'entre nous qui, sans prétendre au titre de savant, puisse rester indifférent aux passionnants problèmes qu'éveille en notre esprit le spectacle de la nature vivante ?

Pour moi, je l'avoue, quand je considère dans mon jardin cette infinie variété de formes, de couleurs, de parfums et de chants, cet étalage de luxe, cette prodigalité d'ornements, je ne puis m'empêcher de faire la sottise réflexion du villageois de la fable :

A quoi songeait, — dit-il, — l'auteur de tout cela ?

Pourquoi toutes ces belles choses ont-elles été créées et ne serait-ce point une vaine présomption de ma part de penser qu'elles n'existent que pour le seul plaisir de mes yeux ?

Je m'adresse alors à la science, la science d'aujourd'hui qui prétend tenir le secret de toutes choses, et je lui demande comment elle explique la beauté ou — pour mieux préciser ma pensée — les ornements dans la nature.

Aussitôt devant moi se dresse la grande théorie de l'Evolution.

Il faut compter avec l'Evolution. Elle est aujourd'hui à la base de toutes les sciences. Que dis-je ? c'est la Science elle-même, la science officielle. On la retrouve partout : dans l'histoire, dans la littérature, dans la philosophie, dans la politique, et récemment nous l'avons vu pénétrer, sous le patronage de nos savants modernistes, jusque dans un domaine qui semblait réservé, — j'entends le domaine religieux.

Nous tous, d'ailleurs, dans nos conversations courantes, n'employons-nous pas à tout propos ces mots de *sélection*, *lutte pour la vie*, *hérédité*, *atavisme*, tous ces

termes enfin qui servent à désigner les lois fondamentales du Darwinisme ?

Ces prétendues lois nouvelles cachent souvent, il est vrai, des idées très anciennes. Joseph de Maistre lui-même n'a-t-il pas dépeint la lutte pour l'existence dans ce magnifique tableau où il nous montre la guerre d'extermination que se livrent sans fin ni relâche tous les êtres vivants depuis l'humble plante jusqu'à l'homme (1) ? Inutile d'ajouter que ses conclusions ne sont point celles d'un darwiniste.

Je viens de parler du Darwinisme ; c'est, en effet, cette dernière théorie que je me bornerai à envisager, pour ne pas sortir du domaine de l'histoire naturelle et parce que ce fut l'application la plus retentissante qui ait jamais été faite de l'idée d'évolution. N'a-t-on pas dit, lorsque Darwin eut lancé dans le monde sa fameuse théorie sur « l'origine des espèces », qu'une ère nouvelle était ouverte pour la philosophie et les sciences naturelles ? Sans doute cette théorie a déjà vieilli, comme vieillissent toutes les théories humaines. Chacune des idées du maître a été successivement discutée et battue en brèche par des disciples pressés d'innover à leur tour. Les évolutionnistes eux-mêmes ont évolué. Cela n'empêche pas qu'on nous présente encore Darwin comme enveloppé de l'auréole d'un prophète et nous ne saurions mieux faire que de nous adresser à lui pour lui demander la solution du problème qui nous préoccupe.

Abordons-le sans préjugé, car on se fait souvent une idée inexacte du grand naturaliste anglais. Les uns ne voient en lui qu'un généalogiste qui nous aurait donné des singes pour aïeux, tandis que d'autres, disant travailler pour la science, mais préoccupés avant tout de combattre l'idée d'un Dieu créateur, ne cherchent dans la doctrine darwinienne que des arguments à l'appui de leurs négations.

Darwin fut un savant prudent et consciencieux. Il

(1) *Soirées de Saint-Petersbourg*, VII^e entretien.

n'aventurait pas ses idées sans réserve, et quelles que furent les conséquences dernières de ses théories, retenons qu'il sut voir, à l'origine des choses, « un souffle du Créateur (1) ».

La doctrine de Darwin est essentiellement « utilitaire » ; ainsi la qualifie son auteur lui-même. D'après lui, tous les caractères que peuvent présenter un être vivant, doivent être utiles ou l'ont été, car s'il les a conservés au cours des longues transformations par lesquelles il a passé, c'est qu'ils l'ont aidé à triompher dans la lutte pour l'existence. Comment concilier cette théorie avec le fait qu'il existe chez les êtres des caractères qui nous paraissent de purs ornements ?

Darwin, qui ne reculait devant aucune objection, n'a pas manqué d'envisager celle-ci. Il la discute longuement et y revient dans les éditions successives de son ouvrage sur *l'Origine des espèces*. Mais retenons tout d'abord cette déclaration :

« Quant à la croyance que les êtres organisés auraient
« eu pour but de réaliser le beau pour le plaisir de
« l'homme, croyance qui serait subversive de toute ma
« théorie, je dois remarquer que le sens du beau dépend
« évidemment de la nature de l'entendement sans rela-
« tion avec aucune des qualités réelles de l'objet admiré
« et que notre jugement sur ce qui est beau n'est ni
« inné ni inaltérable. Nous voyons, par exemple, les
« hommes de diverses races admirer un idéal de beauté
« entièrement différent chez leurs femmes (2) ».

Aussi Darwin ne veut point prendre directement parti dans la vieille querelle sur les causes finales. D'ailleurs, nous ne nous attendions pas à le trouver dans les rangs de ceux qu'après Voltaire, on a appelé, avec un certain mépris, les « cause-finaliers » ; lui, Darwin, qui ne voyait dans le monde, tel qu'il existe aujourd'hui, que le concours d'accidents heureux !

(1) *De l'Origine des espèces*, traduction de M^{me} Clémence Royer, 4^e édit., p. 506.

(2) *De l'Origine des espèces*, édit. préc., note Q, p. 536.

Sans doute, il ne faut pas pousser à l'absurde la théorie des causes finales, et je n'irai pas jusqu'à dire avec Bernardin de Saint-Pierre que la Providence a divisé en côtes les melons pour qu'ils puissent être mangés en famille.

Entre les naïvetés de l'auteur des *Harmonies* et les railleries des Encyclopédistes, il y a place pour l'honnête bon sens et je m'en tiens sur ce point à l'opinion de notre grand philosophe Joseph de Maistre que je ne puis me lasser de citer devant vous : « L'homme, dit-il, « étant le chef de la création universelle, il ne fait « qu'user de son droit en contemplant surtout les êtres « dans leur rapport avec lui. Or, c'est ce que la philoso- « phie de notre siècle ne peut souffrir, tous ses efforts ne « tendant qu'à dégrader l'homme... ». Et plus loin l'auteur ajoute : « Qu'il est essentiel de s'exprimer exactement ! « En disant tel être existe pour cette fin on peut dire une « chose plausible et même évidente ; en disant un tel « être n'existe que pour cette fin on peut dire une absur- « dité (1) ».

Voilà donc de Maistre qui nous prêche lui-même la conciliation et qui nous permet de penser — quoi qu'en dise Darwin — que de belles choses peuvent avoir été créées pour le plaisir de l'homme tout en étant de quelque utilité aux êtres inférieurs que le bon saint François d'Assise appelait « mes frères et mes sœurs ».

Reste la grosse question : qu'est-ce que la beauté ? Existe-t-elle en dehors de notre imagination et de nos goûts personnels ? Est-il vrai que le sens du beau soit sans relation avec aucune des qualités réelles de l'objet admiré ? Darwin ne craint pas de prendre comme exemple, à l'appui de son affirmation, la beauté chez les femmes, en disant que nous voyons les hommes de diverses races admirer un idéal différent.

Je m'empresse tout d'abord de reconnaître que les hommes de notre race trouvent aisément chez eux de

(1) *Examen de la Philosophie de Bacon*, chap. XVIII, § III

quoï satisfaire leur idéal et qu'ils restent insensibles aux charmes des Vénus qu'on adore dans l'Afrique ou le Groënland ; mais je crois également que s'il prenait la fantaisie à quelque sauvage habitant de ces pays lointains de visiter nos régions plus fortunées, il ne tarderait pas à oublier ses grossières compagnes pour rendre hommage à la délicatesse de nos goûts.

Au surplus nous n'entreprendrons pas une longue discussion sur l'esthétique et la nature du beau ; mais, retournant à notre jardin, nous rechercherons si ce que nous appelons la beauté chez les plantes et les animaux que nous allons voir, ne correspondrait pas à des « qualités réelles » que la nature aurait pris soin de mettre elle-même en évidence. Nous verrons en même temps les explications qu'on nous propose sur l'origine et la cause de ces caractères.

Considérons tout d'abord les fleurs qui forment le principal ornement de ce jardin. Laissons de côté celles que la culture a plus ou moins transformées. Ce sont des monstres, disent les botanistes, qui qualifient ainsi les roses. Prenons au hasard parmi les plantes sauvages qui ont envahi les plates-bandes.

Voici un coquelicot qui attire notre attention par la vivacité de son coloris. Sa corole est formée de pétales larges et d'un rouge éclatant. Au centre de la fleur, les étamines forment une houppe légère qui entoure une petite urne délicatement ciselée. Cette urne, c'est l'ovaire qui renferme dans son sein l'espoir de la race future. Seule elle subsistera tout-à-l'heure lorsqu'un coup de vent aura dispersé les organes fragiles qui l'enveloppent. Tout dans cette fleur concourt à sa beauté et ce n'est pas sans regrets que nous la chassons de nos cultures.

A côté de ce coquelicot si brillant, poussent en foule des plantes sans éclat dont les petites fleurs se cachent sous le feuillage. Nous les arrachons avec dédain en les qualifiant de mauvaises herbes. Parmi elles, je remarque cependant une mauve, bien connue à cause de ses

douces vertus. Ses fleurs sont pâles et ses tiges traînent péniblement sur le sol. Je la compare avec ces grands passe-roses qui, poussant librement dans mon jardin, ont repris leurs allures sauvages ; quoique simples, leurs fleurs forment des hampes superbes qui se dressent vers le ciel. Je constate que les deux espèces appartiennent à la même famille ; que leurs organes sont semblables et disposés de la même façon ; mais quelle grande différence au point de vue de la beauté !

Inutile de pousser plus loin nos recherches et contentons-nous de ces exemples. Tout le monde sait qu'il y a des fleurs plus ou moins belles. Or, les unes et les autres souvent appartiennent au même groupe et sont composées des mêmes organes ; où se trouve alors la différence au point de vue de l'agrément ? La beauté réside, en général, dans des caractères extérieurs et accessoires, tels : la dimension exceptionnelle des pétales ou d'autres organes, leur coloris, leur forme, leurs ornements, leur grâce et leur parfum. Il n'est pas jusqu'au port de la plante qui ne puisse être lui-même un indice de la beauté : peut-être avez-vous remarqué que les fleurs les plus brillantes s'étalent ou se dressent volontiers au-dessus des feuilles et des plantes voisines, tandis que les fleurs sans ornements et réduites aux organes essentiels restent souvent cachées dans l'épaisseur du feuillage. En résumé, lorsque nous nous trouvons en présence d'une belle fleur, tout nous donne à penser qu'elle a été créée dans le but de plaire.

Et Darwin qu'en pense-t-il ?

Il donne en ce qui touche la beauté des fleurs (car, tout en niant la beauté, il se préoccupe beaucoup des belles fleurs) une explication fort ingénieuse. Ce serait les insectes qui, d'après lui, auraient créé les belles fleurs et voici comment : les insectes butinant de fleurs en fleurs transportent le pollen de l'une à l'autre et facilitent ainsi la fécondation ; or, ils sont surtout attirés vers celles qui présentent le plus d'éclat et de parfum et par le fait ils favorisent spécialement la multiplication de ces

dernières ; de sorte que tous les jours, inconsciemment, ils travaillent à l'amélioration des fleurs, opérant une sélection analogue à celle que pratiquent nos plus habiles jardiniers. C'est, en effet, à une sélection intelligente que nous devons, vous le savez, nos plus magnifiques productions horticoles.

Darwin, poussant très loin sa théorie, en est arrivé à des conclusions pour le moins surprenantes. Il a établi, par exemple, le rapport qui existait entre les vieilles filles et les bonnes récoltes. C'est très simple. Les vieilles filles aiment les chats ; les chats vont dans les champs et mangent les souris, lesquelles détruisent les bourdons. Or, les bourdons sont pour la fécondation des fleurs et la production des fruits de précieux auxiliaires. Conclusion : plus il y a de vieilles filles et plus il y a de chats, plus il y aura de bourdons et mieux les fleurs seront fécondées et les récoltes abondantes. Voilà un avantage du célibat à signaler aux économistes !

Faisons, si vous le voulez, une part pour les fantaisies du savant et empressons-nous de reconnaître que Darwin a apporté dans ses recherches sur la fécondation des fleurs ce don remarquable d'observation et cet esprit de méthode qui devait rendre son œuvre si puissante. Les études sur les relations qui existent entre les plantes et les animaux forment aujourd'hui un des chapitres les plus intéressants de l'histoire naturelle. Nul n'aurait pu imaginer tout ce que — en sachant regarder — on peut découvrir dans une innocente fleur : ce sont des pièges avec une goutte de nectar pour appât, des lacets et des gluaux, des nasses où une petite mouche sera retenue prisonnière juste le temps nécessaire pour qu'elle puisse remplir sa tâche⁽¹⁾, des jeux de ressorts

(1) La plante qui est ici particulièrement visée est l'aristoloche clématite (*aristolochia clematitis*). La mouche, pour pénétrer jusqu'au centre de la fleur, est obligée de passer par une gorge étroite hérissée de longs poils mobiles, disposés de façon à permettre l'entrée tout en empêchant la sortie. L'insecte, en se dé-

et de bascules ; que sais-je encore ? Toutes ces ingénieuses combinaisons ont pour but de forcer l'insecte à accomplir, à son insu, le rôle que la nature lui a confié. Il s'agit le plus souvent d'obtenir la fécondation croisée, c'est-à-dire obliger l'insecte à recueillir le pollen d'une fleur pour le transporter sur une autre fleur et le déposer en un point voulu, en suivant tout un programme tracé d'avance.

En présence de ces merveilleux artifices, de ces chefs-d'œuvre de calcul, la plupart des naturalistes et des philosophes ont dû renoncer à la théorie du pur hasard et, pour ne point reconnaître une Intelligence supérieure organisant toutes choses, on en est venu à parler de « l'intelligence des fleurs » !

Si les idées darwiniennes sur l'origine et l'accroissement de la beauté des fleurs ont perdu quelque peu de leur crédit, la plupart des botanistes considèrent encore comme un fait acquis à la science que cette beauté n'a d'autre rôle que celui d'attirer les insectes. C'est ainsi que les belles fleurs sont devenues des fleurs *entomophiles* et que les ornements qui en font la beauté ne sont plus scientifiquement que des *appareils vexillaires*. Est-ce là le dernier mot de la science et tenons-nous

battant dans sa prison, dépose sur les stigmates de la fleur le pollen dont il s'était précédemment chargé en visitant une autre jeune fleur. Cette première opération étant accomplie, les anthères jusque-là fermées et inaccessibles se découvrent et l'insecte, cherchant toujours à s'échapper, se charge de nouveau de pollen destiné à une autre fleur en vue de la fécondation croisée. La fleur est satisfaite et l'insecte doit partir. Aussi les poils de la gorge flétrissent et disparaissent, la petite mouche est libre et elle s'échappe joyeusement pour continuer sa mission inconsciente (V. P. SACHS, *Traité de Botanique*, traduction de Van Tieghem, p. 1.065 et s.). On trouve, dans l'œuvre de Darwin et dans les ouvrages spéciaux de botanique, beaucoup d'autres exemples non moins curieux. Maurice Mœterlinck en cite plusieurs dans son livre *l'Intelligence des Fleurs*, auquel il est fait allusion plus loin.

enfin un des secrets de la nature ? Pas encore. Nous lisons, en effet, dans un ouvrage qui vient de paraître du grand botaniste genevois, M. Chodat, « qu'il faut bien se garder de juger du mode de fécondation par l'apparence d'une fleur. La fécondation directe est possible dans un très grand nombre de cas, alors même que la fleur paraît construite sur le type des fleurs à fécondation croisée (1) ».

D'autre part, des observations et des expériences poursuivies pendant plusieurs années par M. Plateau, le zoologiste bien connu, qui vient de les publier (2), ont conduit l'auteur à cette conclusion : c'est l'odorat seul qui guide les insectes ; l'éclat et la beauté des fleurs n'exercent sur eux aucune influence appréciable. Ainsi croulerait tout entière la théorie qui paraissait définitivement admise sur le rôle utilitaire de la beauté chez les fleurs.

La science nous donnera-t-elle une satisfaction plus grande quand nous lui demanderons de nous expliquer la beauté chez les animaux ? C'est ce que nous allons voir en considérant surtout le monde des oiseaux, que je place volontiers près des fleurs pour le charme qu'il donne à mon jardin. Ici encore, procédons par comparaison.

Je prends, tout d'abord, un type vulgaire et je choisis le moineau qui s'est installé sans façon dans une vieille maison où il pullule à son aise.

Avec son gros bec, son plumage gris et sa voix criarde, il n'a rien de séduisant ni dans ses formes, ni dans ses manières.

Au moral, il ne vaut pas mieux ; il est pillard, pares-

(1) CHODAT, *Principes de botanique*, Genève, Georg et Cie, p. 586.

(2) V. *L'Année psychologique*, Masson et Cie, 1907. Les expériences de M. Plateau ont confirmé les vues déjà précédemment émises par M. Bonnier.

seux, gourmand, jaloux et querelleur, hardi et méfiant. Il aime les habitations toutes faites. Pour se loger, il profite de l'abri de mon toit et se contente d'entasser dans un trou des matériaux grossiers. Au besoin, il déloge une frêle hirondelle et s'empare de son nid. Il pille avec audace mon jardin et mes champs. Il dérobe le grain dans ma basse-cour et pénètre jusque dans mon grenier. En vain je lui pardonne ses méfaits, il se montre toujours insolent et se méfie de moi. Il cherche sans cesse querelle à ses congénères et se livre avec eux à des combats parfois mortels. En cage, nous dit Bailly, il devient vite insupportable pour son maître et ne montre aucun souci de la propreté. L'auteur ajoute dans son style pittoresque : « Le laisse-t-on errer libre dans « la maison, il devient encore plus incommode, il salit les « meubles et se machure lui-même en écorniflant autour « des marmites ». Bailly le croit même plaideur ; il ne lui manquait plus que ce défaut.

J'en demande pardon aux amis du moineau qui l'aiment, malgré tout, à cause de sa vivacité et de son intelligence, mais je conclus que cet oiseau n'est beau ni au physique ni au moral.

Cependant, il y a dans sa proche parenté des oiseaux charmants. Tels les pinsons et les chardonnerets qui font entendre leurs joyeuses chansons dans les hautes branches de nos bosquets.

Les ornithologues les classent tout près des moineaux. Ils habitent à peu près les mêmes lieux et suivent le même régime. Mais d'ailleurs quelles différences ! Ils sont élégamment vêtus d'un plumage bariolé de rouge, de jaune et de blanc. Leurs mœurs sont discrètes, leur voix est agréable et leurs nids sont de petits chefs-d'œuvre.

Moins brillamment vêtus sont les fauvettes, les rouges-gorges et les rossignols, vivant modestement à l'ombre des buissons fleuris. Tout chez eux est fait pour nous plaire : il n'est pas de voisins plus agréables. Ils nous charment par la délicatesse de leurs formes et la dou-

œur de leurs mœurs ; mais c'est surtout dans leur voix qu'il faut chercher les attributs de beauté qu'ils ont reçu en apanage. De tous ces chanteurs, le rossignol est le coryphée. Après les poètes de tous les temps et de tous les pays, je n'essayerai pas de le glorifier ; moins encore je me chargerai d'apprécier la valeur musicale de son chant. J'observe, quant à moi, que si ce petit oiseau a été créé pour nous plaire, il fait tout ce qu'il peut pour remplir sa mission. Il recherche le voisinage de l'homme et habite de préférence les jardins. Parlez-vous près de lui lorsqu'il chante ? Il redouble ses efforts comme pour vous imposer silence et forcer votre attention. Vous arrive-t-il, vous promenant la nuit dans un chemin creux, de rencontrer un rossignol ? Loin d'interrompre ses chants, il vous accompagne, voletant de branches en branches, jusqu'à ce qu'il ait épuisé les richesses de son répertoire. Le rossignol, d'ailleurs, paraît avoir conscience de son talent et travaille sans cesse à perfectionner les dons qu'il a reçus de la nature. Il étudie sa voix, l'essaye, ménage ses effets, lance une note éclatante et s'arrête. On sent qu'il poursuit un idéal. Concluons avec Michelet que le rossignol est « un grand artiste » et passons, si vous le voulez bien, dans ma basse-cour.

Admirez ce grand coq qui porte si fièrement sa crête rouge et sa queue en panache. Mais voici le paon. Il semble que, pour se montrer, il ait passé dans les boutiques de la modiste et du joaillier. Tout, dans son habillement, depuis l'aigrette qui couronne sa tête jusqu'à sa lourde queue, n'est-il pas luxe et ornement ? Lui aussi est fier de sa beauté. Il sait qu'il a sa place marquée sur le perron d'un château. Il est sensible aux éloges. Pour vous, il étalera en éventail sa grande queue afin que vous puissiez mieux admirer les dessins merveilleux de chacune de ses plumes.

Le paon est un chef-d'œuvre et cependant il y a mieux encore. Mais, pour trouver d'autres merveilles, il faudrait, franchissant la clôture de notre jardin, aller, par-delà les mers, fouiller les sombres forêts des Indes, de

l'Australie et de l'Amérique, car les bijoux du monde vivant sont comme les pierreries et les métaux précieux, la nature semble les avoir fait rares pour que l'homme paye plus cher la joie de les posséder.

Nous pourrions alors admirer dans tout l'éclat de leur beauté : les *faisans* d'Asie qui furent, suivant la légende, découverts par les Argonautes à la recherche de la toison d'or ; l'*argus-géant*, surtout remarquable par la finesse et les nuances délicates des dessins qui ornent ses plumes ; le *menure*, dont la queue s'épanouit en une lyre d'une exquise élégance ; le *couroucou-resplendissant*, que les Indiens du Mexique considéraient comme un oiseau divin et dont ils réservaient les plumes pour la parure de leurs princes. Les *paradisiers*, si beaux, si chargés d'ornements inutiles que les premiers voyageurs qui les découvrirent, les croyant descendus du ciel, leur donnèrent le nom poétique d'oiseaux du paradis.

J'arrête cette trop courte énumération. Cependant, permettez-moi encore de vous citer, par mode de conclusion, une page de l'étude que Buffon consacrait à la charmante tribu des *colibris* ; elle suffirait, à elle seule, pour la démonstration que je poursuis. Aussi bien, la description de l'oiseau-mouche faite par notre grand naturaliste, avec son style inimitable, servira-t-elle de contraste au portrait que j'essayais de vous tracer tout-à-l'heure du moineau, pris comme type vulgaire :

« De tous les êtres animés, voici les plus élégants
« pour la forme et les plus brillants pour les couleurs.
« Les pierres précieuses et les métaux polis par notre
« art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ;
« elle les a placés dans l'ordre des oiseaux, au dernier
« degré de l'échelle de grandeur, *maxime miranda in*
« *minimis*. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mou-
« che ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait
« que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité,
« prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce
« petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent
« sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière

« de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à
« peine toucher le gazon par instant ; il est toujours en
« l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur
« comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite
« que les climats où sans cesse elles se renouvellent ».

Lorsqu'on parcourt les auteurs qui, après Buffon, ont eu à parler des colibris ou de quelques-uns de ces oiseaux qui nous étonnent par leur beauté, on constate qu'ils ont fait comme le maître auquel on a souvent reproché sa trop grande préoccupation du style. Nous les voyons, en effet, s'arrêter devant ces chefs-d'œuvre de la nature, poser leurs plumes de savant et interrompre d'arides descriptions pour laisser leur enthousiasme s'exhaler en des cris d'admiration. Je le comprends. Les œuvres d'art subjuguent notre raison et échappent à l'analyse. Les beaux oiseaux sont des œuvres d'art qui révèlent la main du Grand Artiste qui les a créés.

Je devrais suivre l'exemple de ces naturalistes. Mais, puisque nous avons entrepris de démontrer que la beauté des êtres vivants correspond à des caractères « réels », poursuivons notre tâche, et voyons si nous distinguons ces caractères chez les oiseaux que nous admirons. Lorsque nous sommes séduits par l'éclat de leur plumage, l'élégance de leurs formes, leur grâce, leur souplesse, leur vivacité, peut-être pourrait-on dire qu'il s'agit, en réalité, d'organes et de qualités essentiellement utiles, dont nous admirons la perfection. Mais on voit apparaître chez les oiseaux une foule d'ornements superflus qui nous sembleraient même nuisibles si nous ne savions que la nature ne peut être prise en défaut. Ainsi la tête de l'oiseau se chargera d'une huppe, d'une aigrette ou d'une couronne, d'une crête molle ou d'un casque rigide. Sur le reste du corps, ce sont des capuchons, des collerettes, des cravates ou de longs manteaux. Les ornements rappelleront parfois des bouquets, des lyres, des éventails. Les plumes se transformeront en de larges rubans, en des filaments ténus, en

un léger duvet ou des poils soyeux. Ainsi luxueusement paré, l'oiseau aura le souci continuel de sa toilette. Il devra prendre mille précautions pour ne pas la froisser ou la ternir. La forme influera sur les mœurs et tout contribuera à faire du bel oiseau un être à part. Ceci me conduit à une autre observation.

Les oiseaux les plus luxueusement parés semblent apprécier la valeur des ornements qu'ils étalent aux regards. Nous avons remarqué cet instinct chez le paon. On en trouverait facilement d'autres exemples. Des naturalistes (1), qui ont eu le rare avantage d'observer des paradisiens en captivité, rapportent que ces oiseaux prenaient plaisir à montrer aux visiteurs leur brillante parure et à se contempler eux-mêmes dans un miroir.

De là, ne pourrait-on pas conclure que les oiseaux ont comme un vague sentiment de la beauté telle que l'homme lui-même la conçoit? (2). Je ne puis me défendre de cette idée, surtout lorsque je considère les mœurs de certains oiseaux, mœurs qui n'ont rien de commun avec les instincts grossiers que nous prêtons volontiers à la brute. Je veux parler des « oiseaux artistes ».

Parmi ces derniers, sont d'abord les musiciens, que tout le monde connaît. Qu'il me suffise, à leur sujet, de vous avoir montré, en vous parlant du rossignol, l'artiste qui avait la conscience de son talent et qui cherchait à le faire valoir. Mais il est d'autres artistes plus difficiles à observer. Des naturalistes étrangers (3) en ont

(1) Bennet et Wallace cités par Brehm. (*Les Oiseaux*, édition française par Z. GERBE, vol. I, p. 270.)

(2) Darwin lui-même avait émis une semblable opinion. « Les oiseaux paraissent être de tous les animaux, l'homme excepté, ceux qui ont les sentiments esthétiques les plus développés et ils ont pour le beau à peu près les mêmes goûts que nous ». (*La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, traduction E. Barbier, Paris, Schleicher frères, p. 388.)

(3) Entre tous, il faut citer M. William Hudson, qui a publié sur les mœurs des animaux dans l'Amérique du Sud un livre remarquable : *The naturalist in La Plata*.

fait récemment encore l'objet d'étude consciencieuse ; on peut puiser sans scrupule dans leurs récits.

Tels oiseaux aiment la danse. Le rupicole d'Amérique prépare avec soin un emplacement uni autour duquel viendront se ranger les spectateurs. Un beau mâle, avec sa huppe jaune et son manteau écarlate, entre en scène. Il danse un véritable menuet, puis se livre à des exercices extravagants jusqu'à ce que, épuisé de fatigue, il laisse la place à un autre acteur.

Certains oiseaux accompagnent leurs danses de chant et de musique instrumentale. Les instruments sont les ailes, les plumes et les pattes des oiseaux eux-mêmes, qui produisent des bruits étranges et marquent la cadence.

Les oiseaux qui se livrent à la danse appartiennent aux groupes les plus divers. On en a signalé parmi les passereaux, les gallinacés, les échassiers et il n'est pas jusqu'aux lourds palmipèdes qui ne sachent, à l'occasion, danser avec grâce ; témoins les Albatros.

Des explorateurs chargés d'étudier la faune des îles Hawaï ont, en effet, rapporté de leur expédition des photographies représentant les différentes figures de ce qu'on a appelé « le menuet des Albatros ». Ces oiseaux, qui n'avaient pas encore appris à se méfier de l'homme, se sont laissé surprendre dans l'intimité de leur existence. Ils se livrent aux plaisirs de la danse de jour et même de nuit au clair de la lune, en toute saison, et même, ce qui est à retenir, en dehors du temps des amours. La danse s'exécute à deux ou trois personnages ; elle est toujours correcte et bien réglée, comme il convient à de graves oiseaux du Nord. On se permet cependant quelques variantes et parfois l'un des danseurs offre en guise de fleurs un brin d'herbe à son vis-à-vis qui ne manque pas de lui rendre la même politesse (1).

(1) Voir dans *La Nature*, n° du 20 avril 1907, l'article de M. F. de Caritène : « Le menuet des Albatros », avec gravures, d'après les photographies de M. K. Fisher.

Ne parlons pas de l'art que déploient les oiseaux dans la construction de leurs nids ; les nids, pourrait-on dire, ont un but utilitaire ; mais voici les Chlamydodères et les Ptilinorynques de l'Australie qui se construisent des palais de plaisance. Ce sont d'assez vastes pavillons bâtis avec des baguettes et des brindilles soigneusement entrelacées et que l'oiseau orne de chiffons de couleurs, de coquillages et de pierres brillantes qu'il va chercher parfois fort loin de sa résidence. Ces édifices servent, paraît-il, de lieu de réunion et c'est là que les jeunes couples se donneraient rendez-vous (1).

L'Amblyornis, surnommé « l'oiseau jardinier », fait mieux encore. Il construit une sorte de tonnelle au pied d'un arbrisseau, au moyen de branches vertes qu'il pique en terre et qui continuent de végéter. Devant la porte s'étend une pelouse faite de mousse soigneusement choisie ; puis ce tapis de verdure est lui-même décoré de fruits colorés et de fleurs que notre jardinier ne manque pas de remplacer dès qu'elles commencent à flétrir (2).

Si l'homme a seul le privilège de concevoir l'idée infinie du beau, comme il conçoit les idées de justice et de bien, n'est-il pas permis de croire que la Providence a mis un

(1) J.-H. FABRE, dans ses *Souvenirs entomologiques (Nouveaux Souvenirs*, édition in-12, p. 63 et s.), parlant des Eumènes, sorte de guêpes qui construisent des nids remarquables composés ordinairement de pierres et de mortier, fait un singulier rapprochement entre ces insectes et les Chlamydodères. Le savant et scrupuleux observateur a remarqué que les Eumènes se plaisent à orner leurs constructions de quartz translucide et de petites coquilles blanches lorsqu'ils trouvent ces élégants matériaux à leur disposition ; il a vu des nids ressemblant à des coffrets de coquillages et il se demande si nos insectes n'auraient pas, comme les oiseaux d'Australie, un véritable sens artistique.

(2) Il y a lieu de faire observer que l'Amblyornis ne cueille pas indistinctement tous les feuillages, fleurs ou fruits qui pourraient orner son édifice ; il choisit toujours les mêmes espèces végétales (V. dans *La Nature*, n° du 7 octobre 1899, *Les oiseaux jardiniers et constructeurs* par E. Oustalet).

brin d'idéal au cœur léger des oiseaux ? Tous les êtres vivants ne rendent-ils pas, chacun à sa manière, leur hommage à l'éternelle beauté ?

Les oiseaux m'ont entraîné bien loin et je renonce à chercher de nouvelles manifestations de la beauté dans le reste du monde vivant. J'aurais pu cependant vous montrer bien d'autres merveilles sans sortir de notre jardin. Dans le seul peuple des insectes, on découvre de vrais bijoux, et même, chez les infiniment petits, il existe d'admirables ornements qui ne se révèlent que sous le foyer du microscope. Mais il est temps de conclure.

Que devient la doctrine utilitaire au point où nous en sommes ?

Darwin, après nous avoir expliqué à sa façon l'origine des belles fleurs, nous dira que la beauté chez les animaux n'est autre chose que « le résultat de la sélection sexuelle, c'est-à-dire de ce que les plus beaux mâles ont été constamment préférés par les femelles de leur espèce ». Les chants et les danses des oiseaux auraient une semblable origine.

Il y a sans doute quelque chose de poétique dans cette explication qui tendrait à faire croire que le sexe faible, s'oubliant lui-même, fut le dispensateur de la beauté chez les êtres vivants. Les femelles opérant elles-mêmes l'œuvre de sélection, auraient dans le cours des siècles passés, accordant leur faveur aux mâles les mieux vêtus, préparé et confectionné elles-mêmes les brillants costumes de noces qu'ils portent aujourd'hui.

Cependant je m'étonne que les mâles, généralement plus forts, plus entreprenants et partant plus libres dans leur choix, aient montré si peu de souci de la beauté chez leurs compagnes qui paraissent le plus souvent — je parle du monde animal — vêtus sans la moindre élégance.

Pourquoi encore l'évolution vers la beauté ne se serait-elle produite que chez certaines espèces privilégiées et nullement chez d'autres ?

Et, que fait-on ici de la grande loi de la concurrence vitale qui veut que les êtres qui triomphent et subsistent sont toujours les mieux armés pour la lutte? Le luxe et les ornements n'ont jamais été pour un combattant un élément de succès.

On parle souvent de mimétisme, sorte de loi en vertu de laquelle quelques animaux, pour mieux se défendre contre leurs ennemis, auraient l'avantage d'emprunter la forme et la couleur des objets qui les entourent. On cite, par exemple, des animaux vivant dans les Alpes et les pays froids qui, lorsque la neige commence à tomber, prennent un plumage et une fourrure parfaitement blancs. Il y a des exemples plus frappants : ainsi des insectes figureront à s'y méprendre une brindille, une feuille verte ou sèche ; d'autres, absolument inoffensifs, prendront l'aspect farouche de quelque animal dangereux.

Comment, dans la doctrine darwinienne, concilier ce phénomène avec le fait que certains animaux étalent des parures éclatantes comme pour provoquer leurs ennemis? Tel papillon se cache sous un costume modeste, tel autre prend plaisir à faire miroiter au soleil les brillantes couleurs de ses ailes. Les uns et les autres vivent et se multiplient sous nos yeux sans qu'il nous soit permis de prévoir les progrès ou la disparition de leur race.

Certains mollusques portent sur leur dos de merveilleux ornements et l'on découvre dans le fond des mers des coquillages qui, par leurs dessins, leurs fines ciselures, leur coloris, défient l'imagination d'un artiste. Est-ce encore par l'attrait des sexes qu'on nous expliquera la beauté de ces ornements? Prêtera-t-on aux mollusques, bêtes rampantes et visqueuses, des sentiments délicats sur les formes et les couleurs? Je ne vois guère le rôle qu'a pu jouer l'amour dans l'évolution de ces pauvres êtres le plus souvent hermaphrodites!

Lorsque je considère le monde vivant et que, parcourant l'échelle des êtres, je remonte depuis la plus infime

créature jusqu'aux plantes et animaux les mieux organisés, partout je crois entrevoir une préoccupation d'orner et d'embellir la nature. Cela me paraît répondre à une loi générale, loi d'ordre et d'harmonie; mais je constate en même temps que les savants qui ont voulu expliquer la beauté des êtres par ces lois naturelles qui ont cours aujourd'hui dans la science, distinguent suivant les cas, bâtissent des hypothèses et qu'ils nous fournissent, en somme, des explications aussi variées que contradictoires.

Je ne pousserai pas plus loin la discussion. Je ne veux pas dépasser les limites d'une simple causerie. Qu'il me suffise de vous avoir montré, à propos d'une seule question d'histoire naturelle, combien la théorie darwinienne repose sur de fragiles hypothèses.

Cependant, c'est en s'appuyant sur de telles hypothèses que des savants viennent nous affirmer d'un ton dogmatique que l'homme n'est qu'un animal qui a su faire son chemin dans le monde et qu'il descend de quelque singe grimaçant. Gardez-vous de discuter. Vous aurez beau vous incliner devant les découvertes certaines de la science, reconnaître les faits acquis, si vous n'en tirez pas les conséquences qu'on vous impose, vous serez traité de « psychologue de salon », de « littérateur subtil », de « poète », mais vous n'aurez aucun droit aux titres de « naturalistes compétents », « d'hommes de science » (1).

Ce qu'il y a pour moi de plus certain, c'est que ces prétendus savants descendent, eux, en ligne directe, de ces philosophes que visait tout à l'heure Joseph de Maistre et dont tous les efforts tendaient « à dégrader l'homme ». De Maistre parlait ainsi des philosophes du XVIII^e siècle et le Darwinisme n'avait pas encore fait son apparition triomphante !

Brunetière, qui ne cachait pas ses sympathies pour la théorie de l'Evolution et qui en a même fait l'applica-

(1) V. notamment E. Hæckel, *Origine de l'homme*; traduction et préface de M. Laloy, *passim*.

tion dans ses études de critique littéraire, nous a donné sur cette théorie une opinion à laquelle je souscris volontiers. Dans le dernier ouvrage de ce « grand converti » publié au moment de sa mort et qui fut comme son testament philosophique, nous trouvons cette définition de la doctrine évolutive : « C'est une simple hypothèse, ou, « pour mieux dire, une méthode. C'est un moyen de « classer ou de rassembler sous un seul point de vue « des faits ou des idées qui nous échapperaient autre- « ment, et qui se moqueraient, pour ainsi parler, de la « faiblesse de nos prises. C'est un moyen de faire de la « clarté, c'est un moyen de pénétrer plus profondément « dans la connaissance de ces faits eux-mêmes et d'en « découvrir de nouveaux (1) ».

La théorie de l'évolution étant ainsi réduite à la valeur d'une simple méthode, il faut reconnaître que cette méthode a été fertile en résultats et qu'elle a apporté un puissant attrait à l'étude des sciences naturelles, ne serait-ce qu'en raison des discussions passionnées dont elle est encore l'objet.

Je puis apprécier dans l'œuvre de Darwin et même de ses disciples le soin avec lequel les observations ont été conduites, l'énorme quantité de faits recueillis, l'art avec lequel ces faits ont été rapprochés et même l'ingéniosité des explications et des hypothèses proposées, mais lorsque, sortant du domaine des faits, on prétendra m'imposer, comme conséquence des faits observés, de pures opinions, je reprendrai entière ma liberté de penser.

S'il faut maintenant donner à tout cela une conclusion pratique, je dirai : lorsque nous nous trouvons en présence d'un de ces spectacles de la nature qui charment nos sens et ravissent notre âme, mettons de côté les discussions arides, laissons notre pensée s'envoler lentement vers les régions sereines et admirons sans réserve l'œuvre du Créateur !

(1) *Questions actuelles*, Perrin et C^{ie}, Paris, 1907, p. 152.

MESDAMES,
MESSIEURS,

Je vous avais convié à une promenade dans mon jardin et je m'aperçois que j'ai fait comme ce propriétaire qui, abusant de la politesse de ses visiteurs, sous prétexte de leur montrer quelques fleurs, les entraîne jusqu'aux extrêmes limites de son domaine. Il a mille choses à leur faire admirer ; il a réalisé des découvertes surprenantes ; il a fait de nombreuses observations dont personne n'avait eu l'idée. Il oublie, dans son enthousiasme, que tout ce qu'il montre est bien connu, que ses découvertes n'ont rien de nouveau, qu'enfin ses observations tout le monde les avait faites avant lui.

Cependant, comme lui, j'ai mon excuse. Elle est dans le rare plaisir qui m'était offert aujourd'hui de causer devant un auditoire d'élite et d'émettre quelques idées que vous deviez, me semblait-il, partager avec moi. Comme moi, vous habitez ce petit coin de France, si bien doté par la nature. Comme moi, vous devez aimer nos fleurs si variées et si belles qui étendent leur brillante parure jusqu'aux glaciers de nos montagnes, les oiseaux, les insectes et tout ce petit monde vivant sans lequel nos paysages ne seraient que de froids et tristes décors.

Mais votre bienveillante attention m'a peut-être fait oublier que ce n'est pas entre quatre murs — serait-ce ceux d'une Académie — que vous aimez à contempler les merveilles de la nature.

LES LEÇONS DE LA NATURE

Réponse au Discours de réception de M. Maurice Denarié

PAR

M. François DESCOSTES

MONSIEUR,

En vous invitant à prendre séance parmi nous, j'ai un devoir à la fois bien doux et bien difficile à remplir : celui de vous exprimer la satisfaction profonde que nous éprouvons à vous conquérir et de traduire ce sentiment en un langage qui ne risque pas d'effaroucher la fleur charmante à laquelle nous pourrions vous identifier...

M^{me} de Sévigné disait de M^{lle} de Fontanges : « Elle est toujours languissante, mais si touchée de sa grandeur qu'il faut l'imaginer précisément contraire de cette petite violette qui se cachait sous l'herbe et qui était honteuse d'être maîtresse, d'être duchesse, d'être mère ».

Si hardi et si scabreux que puisse vous paraître ce rapprochement, nous pourrions vous dire que vous êtes précisément à nos yeux l'image de cette petite violette qu'on dirait honteuse d'être transplantée dans notre parterre académique, comme si vous n'aviez pas tous les titres pour y pénétrer et si vous ne deviez pas en embellir et en féconder les plates-bandes par cette flore alpestre dont vous nous apportez les graines variées, les gammes polychromes et la gerbe épanouie en un bouquet merveilleux.

Dussé-je, Monsieur, encourir la disgrâce dont certaine autre fleur que vous connaissez bien et qui appartient, si je ne m'abuse, à la famille des légumineuses, a coutume de frapper les thuriféraires et les bénisseurs, vous ne m'empêcherez pas de dire, au nom de notre Compagnie, la vérité, rien que la vérité et toute la vérité. Et si la *mimosa pudica* de votre herbier, — la sensitive, pour l'appeler par son nom, — en arrive parfois, au souffle de ma parole, à replier ses folioles, ne me gardez point rancune de mon geste indiscret ; puisque vous appartenez à une famille de robe et que vous possédez le sentiment traditionnel de la justice, prenez-vous-en au nom que vous portez et à la manière dont vous avez su en accroître le patrimoine de science, de mérites et de vertus...

Il y a, nous le savons tous, dans chaque province, des familles qui résument en elles les traits d'une race et qui appartiennent à la collectivité tout entière, parce que, comme dans un miroir fidèle, elle y retrouve tout ce qu'elle a de bon, de personnel et d'authentique. La vôtre est au premier rang de ces maisons privilégiées. On dirait que la Providence s'est plu à y fixer et à y fortifier, de génération en génération, les dons multiples de l'esprit et du cœur. On y possède l'art, qui, de nos jours, devient de plus en plus difficile, de croire en Dieu, de conserver la fierté de ses origines, de marcher droit, de faire du bien et des heureux autour de soi, d'aimer et de servir son pays et de s'acheminer, avec le charme persistant d'une éternelle jeunesse et le sourire d'une conscience sans reproche, jusqu'aux extrêmes limites de la vie.

Vous avez devant vous, Monsieur, pour éclairer votre route, une belle et noble figure : celle d'un magistrat d'autrefois. Je retrouve en lui le collègue d'un de mes grands-oncles, Auguste de Juge, le fabuliste des Alpes, dont le souvenir reste cher à notre Compagnie ; et le président d'assises qui, il y a quarante ans, accueillait

avec une paternelle bienveillance ma première plaidoirie, je devrais dire... mon premier péché de longueur.

Vous lui procurez aujourd'hui l'une des plus douces joies de sa verte vieillesse et il nous plaît de saluer, dans celui que vous entourez d'une piété filiale si attentive et si touchante, le survivant d'un passé, qui eut sa grandeur, son mérite et ses charmes; l'un des doyens vénérés de notre vieille capitale et l'ami des lettres, poète à ses heures, qui, demeuré en pleine possession de sa belle intelligence, est plus familier avec son Horace et son Virgile que les prix d'honneur au Concours général des innombrables cycles à travers lesquels, ainsi qu'en un labyrinthe, se déroule de nos jours l'enseignement universitaire.

Devant vous aussi, je vois apparaître, nimbés d'une auréole dont le temps n'a pas affaibli le rayonnement, ceux de vos oncles disparus qui ont laissé dans notre ville des traces impérissables de leur trop court passage : Michel Denarié, l'architecte de l'admirable escalier de notre Château ; le docteur Gaspard, le Français d'avant-garde, le précurseur de l'annexion de 1860, l'homme supérieur dont la vie fut à la fois une étincelle par l'esprit, une flamme par le dévouement, une lumière par la science, un foyer par l'influence qu'il a exercée sur notre milieu provincial.

Et autour de vous, dans les rangs de la génération à laquelle vous appartenez vous-même, comme un cortège qui vous accompagne et affirme l'étroite solidarité qui vous unit, des docteurs et des architectes formés à l'école des maîtres qui les ont précédés, et celui des vôtres qui n'est d'aucune école, parce qu'il est lui-même et que, chez vous, le poète de *Fra Angelico* et de *Ribera*, avec ses envolées d'aéronaute en terre ferme, tient l'emploi qu'occupait jadis l'inimitable écrivain du *Voyage autour de ma chambre* et du *Lépreux de la Cité d'Aoste*, dans la maison du président Maistre...

Mais vous aussi, Monsieur, jusqu'au sein de cette floraison d'âmes, dont vous avez gardé les robustes croyances, les solides attaches et la marque traditionnelle, vous apparaissez, ne vous en déplaise, avec un relief d'autant plus saisissant que vous faites plus d'efforts pour le dissimuler.

L'humanité est composée d'une infinité d'exemplaires ; mais tous se rattachent à un certain nombre de types. Il en est de la psychologie comme de la botanique. On pourrait dire que Linné est le La Bruyère des fleurs, de même que La Bruyère est le Linné des caractères. Le vôtre se plaît dans l'ombre. D'autres aiment le bruit, l'éclat, la représentation, les applaudissements de la foule. Vous êtes de ceux qui, insensibles aux séductions de la vie publique, de la notoriété tapageuse et de la popularité décevante, n'ont jamais eu d'autre préoccupation que le devoir accompli pour lui-même, la science recherchée non pour le profit, mais pour les satisfactions esthétiques qu'elle procure à ses intimes, j'allais dire à ses amants.

Au Palais, votre esprit et vos connaissances juridiques, votre logique et votre force d'argumentation, votre conscience scrupuleuse à étudier les moindres détails des affaires et à les juger avant de les plaider, vous ont valu une place élevée dans l'estime de la magistrature et du barreau. Hier, comme pour préluder à la solennité d'aujourd'hui, le libre suffrage de vos confrères vous appelait à siéger au Conseil de leur Ordre ; mais le temple de Thémis, que, dans le langage naturaliste de nos jours, on appelle le maquis de la procédure, n'est pas celui auquel vous réservez vos hommages les plus assidus.

Vous préférez, et je commence à croire en vieillissant que vous pourriez bien avoir raison, ce que le philosophe des Charmettes appelait le temple de la nature. Si en hiver, les pieds sur les chenets, dans la solitude de votre cabinet de travail ou le silence d'un cercle agonisant, vous aimez à lire la *Revue* de ce

nom ; — le printemps, l'été et l'automne, la cigarette aux lèvres, une canne ferrée à la main et le nez au vent, seul ou en compagnie de quelques amis fervents de nos Alpes, on vous voit partir en guerre, tambour battant, mèche allumée ?... Vous allez, — heureux mortel ! — au-dessus de l'atmosphère déprimante des marais de la plaine, respirer à pleins poudrons l'air pur, vous enivrer des senteurs vivifiantes des cimes, cueillir le Sabot de Vénus, les edelweiss et les rhododendrons ; mais, non satisfait de ces jouissances intimes, du haut de ces observatoires d'où l'homme paraît si petit, vous faites profiter de vos randonnées alpines notre Société d'histoire naturelle, la science et votre pays. Vous savez lire la nature dans son vrai livre, surprendre ses secrets et composer avec ses trésors agrestes des bouquets que Glycère vous eût enviés..

Ces bouquets, ils constituent aujourd'hui le *propre* que vous apportez au trésor de notre communauté ; il n'en peut être de plus agréable à l'œil, de plus flatteur à l'odorat. Votre discours de réception, sortant tout frais et tout pimpant d'un herbier qui fleure le robuste parfum des sommets, nous dit à l'avance quel maître expert nous aurons à nos côtés lorsqu'il s'agira d'explorer les richesses végétales de nos Alpes. En attendant, vous venez de les célébrer en une langue où l'austérité des observations scientifiques est tempérée et comme fleurie par la sève de l'imagination créatrice et le coloris d'un style parfois aussi poétique que celui de la *Légende de l'art*.

Au surplus, je ne saurais m'en étonner et je ne puis songer à nous en plaindre : entre naturaliste et poète, n'y a-t-il pas d'étroites affinités ? L'un et l'autre sont épris d'idéal, de beauté, d'harmonie. L'un fournit à l'autre la matière première que celui-ci magnifie dans la langue de l'Olympe ; mais, en contemplant les réalités, en recherchant les causes, en analysant les éléments, en rapprochant les règnes, en étudiant les lois qui les

régissent, en se piquant de les isoler sous des formules purement scientifiques, il arrive parfois que le naturaliste est plus poète que le poète lui-même et qu'à tout prendre il sait tirer de problèmes ardu des tableaux pleins de vie, des natures mortes d'un coloris achevé, des idylles, des églogues ou des géorgiques que le maître de Mantoue n'eût pas désavouées...

Vous venez, Monsieur, de nous en fournir la preuve dans cette *promenade à travers mon jardin*, où nous avons eu la bonne fortune de vous avoir pour cicerone : causerie charmante autant qu'avertie, qui, ne vous en déplaît, nous a paru trop courte et dont nous garderons les uns et les autres, non seulement un souvenir exquis, mais le profit d'une leçon où la science le dispute à la finesse du coup d'œil et à l'originalité des aperçus.

Voulez-vous cependant me permettre de vous chercher une méchante querelle, puisqu'il est de tradition que, dans toute joute académique, l'absinthe doit se mêler au miel ?... Eh bien ! oui, j'ai eu le regret de découvrir en vous, — à entendre certaine page de votre harangue, — un criminaliste que ne m'eussent pas fait pressentir la robe que vous portez dans une autre enceinte et la douceur proverbiale qui vous a valu tant d'amitiés...

Et s'il faut préciser mon grief, je vous dirai bien franchement, en ma qualité de défenseur-né des opprimés de tous poils et de tout plumage, que je vous ai trouvé trop sévère pour ces malheureux moineaux, auxquels vous avez fait passer un si vilain quart d'heure et qui, au demeurant, continueront à piailler, à piller, à élever leurs innombrables couvées en vous narguant du haut de leur insolence et en faisant fi de ce qu'on peut penser d'eux... à l'Académie de Savoie.

Ils vous répondront, ces crocheteurs de la gent ailée, sur cette note criarde qui a si souvent troublé vos rêveries, que le soleil luit pour tout le monde, même pour les moineaux. Si leur voix aigre de trial n'est pas aussi mélodieuse que le soprano du rossignol, ils ne sont pas

plus bavards que les merles, pas plus bruyants que certains interrupteurs de nos assemblées parlementaires et ils ont sur eux l'avantage de ne pas émarger trop lourdement au grand budget de la nature et d'y faire une besogne utile en déclarant la guerre aux insectes malfaisants. Si Buffon nous dit qu'il faut à peu près vingt livres de blé par an pour nourrir une couple de moineaux, le curieux Bradley qui, comme vous, cultivait avec succès la botanique, a calculé que deux moineaux apportent par semaine à leurs petits 3.500 chenilles. Ne trouvez-vous pas que ces modestes fonctionnaires gagnent honnêtement leur vie et payent largement le logis qu'ils ont usurpé sous votre toit?

Et puis, s'ils se taisaient, ce serait en plein jour le morne silence qui, à la caserne, suit la sonnerie de l'extinction des feux. Comprenez-vous la rue sans les claquements du fouet des cochers, les chansons des conscrits, les rires éclatants des cuisinières qui vont au marché, les cris stridents des gamins qui font l'école buissonnière ou les lazzis sonores des ouvriers qui rentrent de l'atelier? N'est-ce pas ce qui fait le charme de notre vie française? N'envions pas aux Anglais leur froide correction et leur humeur taciturne, génératrices d'une vilaine maladie — le spleen. De grâce, Monsieur, laissons la ville à la gaieté bruyante et les fourrés de nos platanes aux bavardages étourdissants de vos ennemis mortels. Les pierrots sont à la gent ailée ce que les commères sont au village. Supprimez-les : vous aurez des cancons en moins peut-être, mais la vie courante y perdra un de ses organes essentiels, surtout en ce doux pays de France où il y a de si drôles de moineaux...

Vous vous êtes demandé, Monsieur, le pourquoi de la beauté inutile, la raison d'être de ces ornements extérieurs qui parent l'animal et le végétal, le paon prétentieux du parc seigneurial, le coq avantageux de la basse-cour ou le coquelicot, ce bonnet phrygien de la prairie?

On les conçoit sans les attributs qui forment leur originalité et on ne voit pas quel rôle ceux-ci peuvent jouer dans l'harmonie de la création.

Sans vouloir résoudre le problème, me sera-t-il permis de hasarder, moi aussi, une réponse ? Rien n'est inutile dans l'œuvre du Créateur. Chaque objet y est à sa place avec une auréole de lumineuse régularité, *lucidus ordo*. Le grain de poussière lui-même y a un but. Si tel être vivant entre en scène sous un somptueux plumage, n'est-ce point tout simplement pour le plaisir de la galerie et pour l'inspiration de plumes telles que la vôtre ? Figuier l'a entrevu dans son *Histoire des plantes* :

« Le Créateur des mondes, dit-il, semble avoir voulu embellir ce qui est exposé à nos yeux et refuser l'élégance à tout ce qui se dérobe à nos regards. Tandis que les feuilles, gracieusement suspendues aux rameaux, se balancent avec grâce au souffle des airs ; tandis que les tiges, les rameaux et les fleurs font l'ornement de nos campagnes, les racines, privées de formes gracieuses, dépouillées de toute nuance brillante, et revêtues le plus souvent d'une uniforme couleur brune, accomplissent dans l'obscurité leurs fonctions, tout aussi importantes que celles des tiges, des feuilles, des rameaux et des fleurs. Quelle différence entre la cime verdoyante et fleurie d'un arbre ou d'un arbrisseau qui s'élève avec élégance au milieu des airs, et la masse grossière de ses racines, divisée en rameaux tortueux, sans harmonie, sans symétrie et formant un inextricable réseau comme une chevelure en désordre !... »

Mais, au-dessus des points d'interrogation multiples que suscite l'étude approfondie de tous ces merveilleux rouages qui composent la grande machine de l'univers, nous vous savons gré d'avoir nettement affirmé votre croyance en Dieu à une époque où la patrie des esprits ressemble à ce dirigeable, privé de son gouvernail, qui

flotte désorbité sur les vagues de l'air, en proie au vertige de l'abîme...

Il est, en effet, impossible de se promener dans un jardin sans songer au jardinier, d'admirer un bel édifice sans rendre hommage à l'architecte qui en a dressé les plans et de dévorer l'espace en automobile, sans admettre que ce cheval ailé d'un nouveau genre est sorti tout armé de la main d'un constructeur qui l'a établi suivant un plan, d'après des règles échappant au contrôle des profanes, mais leur permettant de se griser de vitesse au risque de se casser le cou s'il leur arrive, — et l'un des vôtres en sait quelque chose, — d'avoir affaire à un chauffeur trop pressé...

Avant l'invention des automobiles et depuis la création du monde, du jour où il y a eu sur notre planète une humanité pensante, ces vérités paraissaient d'évidence et on traitait comme des insensés ceux qui se seraient permis de les nier ; mais aujourd'hui, à entendre les tenants de la nouvelle école, il faut rayer du dictionnaire le nom du Créateur :

Tout est Dieu, excepté Dieu lui-même...

Les plus grands génies de l'antiquité et des temps modernes n'étaient que des esprits inférieurs qui se sont grossièrement trompés. Il faut faire table rase de toutes ces reliques du passé. C'est au commencement du xx^e siècle seulement que l'homme a vu clair ; et la vérité jusqu'ici ensevelie dans les ténèbres de l'ignorance, c'est la science moderne qui la lui apporte avec cette sublime découverte que la vie, sortie on ne sait comment du néant, retourne au néant, que l'univers et ses habitants sont les produits de l'évolution et que la conscience affranchie n'a plus à regarder en haut.

Dieu me garde au surplus, Monsieur, d'entamer à votre occasion avec ces nouveaux prophètes une controverse qui ne serait pas de mise dans notre pacifique enceinte, puisque, — et ce n'est pas l'un des phénomènes les moins curieux des temps où nous vivons, — la question de l'existence de Dieu elle-même est devenue

une question politique ! Or, toute discussion politique ou religieuse nous est interdite par notre loi constitutionnelle.

Je me contente, quant à moi, comme vous, de la vieille foi de nos pères et je ne crois pas, en l'affirmant, être un bipède inférieur aux pontifes orgueilleux qui en proclament la faillite. *Credo in unum Deum factorem caeli et terræ !* Je m'en tiens à cette foi qui a fait ma consolation aux jours d'épreuves, qui a été mon soutien dans les luttes de la vie et qui, à mon heure dernière, me rendra plus doux le passage redoutable auquel, tôt ou tard, il faut bien aboutir. Je reste, sur le terrain de la doctrine religieuse, aveuglément soumis à l'autorité qui seule a le droit de nous l'enseigner ; mais, si nous examinons à un point de vue purement philosophique et humain ces graves et éternelles questions, obsédantes pour ceux qui prétendent s'en désintéresser plus encore que pour ceux qui les ont définitivement résolues dans la sincérité de leur raison et l'abandon confiant de leur faiblesse, il faut bien reconnaître que les masses, auxquelles toute une école soi-disant philosophique essaie d'imposer le dogme de l'athéisme, sont les victimes naïves de la piperie des mots et de l'audace de certains batteurs d'estrade à jongler avec la vérité.

Je n'en veux citer qu'un exemple : il aura, Monsieur, le mérite de l'actualité et l'avantage de ne pas sortir du cadre des études qui vous sont chères ni de l'enclos de votre jardin.

Vous connaissez mieux que moi, j'en suis sûr, Lamarck, le grand naturaliste français, né à Bazentin le 1^{er} août 1744, mort le 18 décembre 1820, et qui professait au Muséum d'histoire naturelle en 1809, l'année même de la naissance de Darwin.

Auteur de la *Flore française* et du *Dictionnaire de botanique*, il s'est tout spécialement recommandé à l'attention du monde savant par son *Illustration des genres*, ses *Recherches sur l'organisation des corps vivants*,

sur son origine, ses développements et ses progrès et par son *Histoire des animaux sans vertèbres*. Ces ouvrages, qui parurent au commencement du XIX^e siècle, contiennent en germe la théorie de la génération spontanée.

Or, le Muséum d'histoire naturelle prépare en ce moment, en l'honneur de Lamarck, une grande fête qui aura, dans la pensée de ses initiateurs, le caractère d'une revanche sur la gloire conquise par Darwin. L'éminent directeur du Muséum, M. Edmond Perrier, a pris soin de fixer tout récemment l'esprit du programme de cette solennité à laquelle la participation de l'Etat donnera l'estampille officielle : revendiquer au profit de Lamarck le mérite d'avoir, quarante ans avant Darwin, exposé la conception transformiste qui devait valoir au savant anglais tant de célébrité. Celui-ci n'aurait eu que le mérite de doter le transformisme d'« une sorte de couronnement pratique, à l'anglaise », et de remplacer la philosophie de Lamarck par « un poème violent de la nature ».

Jusque-là rien de mieux. C'est faire œuvre louable que de rendre justice « dans le champ de l'histoire et dans le champ de la science », ainsi que l'écrivait hier M. Eugène Tavernier, aux enfants de la France qui, par leurs travaux et leurs découvertes, ont enrichi le patrimoine national ; mais ce serait faire œuvre de mensonge que de glorifier dans le prédécesseur de Darwin un Moïse qui, du haut de sa science révélatrice, permettrait aux pygmées que nous sommes de donner congé à la Divinité, après avoir éteint les étoiles (1).

Or, n'est-ce point cette prétention titanesque que nous pourrions deviner dans cette formule pour le moins amphibologique du programme où se trouve résumée la théorie de Lamarck :

« Sous la seule action des forces naturelles, les êtres

(1) Eugène TAVERNIER, *La glorification de Lamarck*. — (*L'Univers* du 9 juillet 1907.)

vivants apparus sur la terre sous des formes très simples se sont graduellement compliqués, modifiés, transformés, sans que *rien de miraculeux* soit jamais venu troubler leur évolution ; *l'homme est lui-même le produit de cette évolution*, et il ne peut durer qu'à la condition de conformer à ses lois les institutions qu'il se donne ». Propagée par Darwin avec un retentissement extraordinaire, cette théorie, due à Lamarck, a fait « *trembler* les bases antiques d'une *morale* qui se donnait comme d'institution divine ».

Il y aurait, certes, beaucoup à dire sur cette fameuse découverte dont, en toute hypothèse, depuis les quelques milliers d'années que dure la vie historique du monde, il faut bien convenir que les manifestations ne se sont pas accusées d'une façon visible à l'œil nu. Le moineau est toujours aussi vulgaire ; le rossignol n'est pas plus mélodieux ; le chien pas moins fidèle ; l'albatros n'a en rien modifié sa réputation chorégraphique. Dans les rangs de la famille humaine, les filles d'Eve n'ont en rien évolué, ce dont personne ne songera à se plaindre ; les vieilles filles, dont vous nous parliez tout à l'heure, ont avec les chats les mêmes atomes crochus qu'aux temps de Périclès et d'Auguste. Quant aux hommes, ils sont restés absolument stationnaires avec la même somme de qualités et de défauts, d'éléments de force et de germes de décrépitude. Bref, on ne voit pas que, depuis six mille ans, — et vous me permettrez de nous en féliciter, — nous soyions en train de nous recruter avec des singes aspirant à monter en grade, pas plus que nous ne sentons des ailes donner des vellétés d'aérophanes à nos corps alourdis et de tous points semblables à celui de notre père Adam.

Mais, en admettant qu'il y ait des transformations dans la nature, celles-ci ne peuvent être dues au hasard. La matière n'a pu se créer elle-même. Les êtres vivants primitifs, si simples qu'on les suppose, ont nécessairement reçu la vie. Cette vie, qui l'a donnée sinon quel-

qu'un la possédant déjà en lui-même et ayant le pouvoir de la dispenser ; et la création elle-même, avec les merveilles de tous les règnes, avec toutes ces forces inconnues dont nous constatons les effets sans pouvoir en pénétrer l'essence, avec ces phénomènes inexplicables et inexpliqués qui permettent à l'homme de supprimer les distances, de correspondre sans fil à travers les océans et de transporter à des milliers de lieues le son de la voix et jusqu'aux traits du visage, la création, dis-je, n'est-elle pas un perpétuel miracle ? Qu'est-ce qui pourrait, en vérité, limiter la puissance de Celui qui préside à l'harmonie de tous ces mondes et en quoi vraiment les admirables découvertes de la science moderne pourraient-elles ébranler la croyance au Créateur, puisqu'elles ne font que la fortifier dans l'âme des génies auxquels l'humanité doit ses plus belles conquêtes ?

Et, en effet, — c'est notre rôle à nous, Sociétés savantes, de le proclamer bien haut, — Lamarck n'était pas plus athée que Pasteur. Evidemment, il enseignait, à titre d'hypothèse scientifique, que les espèces des plantes et des animaux n'ont pas été formées chacune par une création spéciale et qu'elles sont issues les unes des autres ; mais toujours, et dans les termes les plus catégoriques, il a, pour l'origine de la nature, reconnu et proclamé la nécessité d'un principe supérieur à la nature elle-même.

N'a-t-il pas écrit à la page 322 de son *Histoire des animaux sans vertèbres* :

On a pensé que la nature était Dieu même. Chose étrange ! On a confondu la montre avec l'horloger, l'ouvrage avec son auteur. Assurément, cette idée est *inconséquente et ne fut jamais approfondie*. La puissance qui a créé la nature n'a, sans doute, point de bornes, ne saurait être assujettie dans sa volonté et est indépendante de toute loi. Elle seule peut *changer la Nature et ses lois*, elle seule peut les anéantir... Car la Nature n'est que *l'instrument*, que la voie particulière qu'il a plu à la puissance suprême d'employer pour faire exister les différents

corps... Elle n'est, en quelque sorte, qu'un intermédiaire entre Dieu et les parties de l'univers physique, pour l'exécution de la volonté divine.

Dans la *Philosophie zoologique*, tome I^{er}, page 56, que dit encore Lamarck ?

Sans doute, rien n'existe que par la volonté du sublime auteur de toutes choses... Assurément, quelle qu'ait été sa volonté, l'immensité de sa puissance est toujours la même et, de quelque manière que se soit exécutée cette volonté suprême, rien n'en peut diminuer la grandeur.

Et plus loin, au tome II, page 57 :

L'organisation et la vie sont le produit de la nature et en même temps le résultat des moyens qu'elle a reçus de l'Auteur suprême de toutes choses et des lois qui la constituent elle-même.

Ce langage, tous les vrais savants le tiennent, et en cela ils ont fait œuvre non pas d'infirmité atavique et d'illogisme sentimental, mais de bon sens et de criticisme scientifique. Vous êtes, Monsieur, un soldat vaillant de cette légion qui ne répudie aucun des progrès de la science, un de ceux qui n'en redoutent ni l'éclat ni les surprises, qui se plongent sans trouble dans la contemplation des infiniment grands et dans l'analyse des infiniment petits ; qui n'en éprouvent ni doute, ni déception, ni déchirement, ni épouvante, parce qu'ils savent s'arrêter là où la raison impuissante doit faire place à la foi aveugle dans l'insondable lumière qui nous inonde de ses clartés.

Vous savez, vous homme de science, que l'évolution elle-même suppose un principe de vie et des êtres primitivement existants ; qu'elle obéit à des lois, donc formulées par un législateur, et qu'il faut dès lors admettre que si l'horloge prouve l'horloger, ainsi que le disait Voltaire, l'univers prouve le Maître de la vie et de la mort ; mais à quoi bon, en vérité, vous importuner de ces évidences ?

Nous sommes ici, quelle que soit la nature de nos travaux, — littérateurs ou savants, poètes ou mathémati-

ciens, historiens ou géologues, — gens sensés, peu disposés à se laisser piper, ayant le culte du vrai, du beau et du bien, trop instruits par les leçons de l'histoire pour ne pas savoir que rien n'arrive sans la volonté de Celui qui gouverne les empires, trop pénétrés de la fragilité et de l'insuffisance des connaissances humaines pour prétendre étudier autre chose que les phénomènes qui tombent sous nos sens et forment le champ libre de nos explorations.

Et quand, — après avoir bien disséqué, bien ergoté, bien disserté, — nous nous retrouvons en face de l'éternel problème, comme vous, Monsieur, voyageurs acceptant sans pessimisme comme sans illusion l'épreuve de la vie, jouissant des joies saines qu'elle procure à ceux qui la prennent par ses côtés élevés, goûtant les fleurs, les fruits, les beaux paysages, les riantes perspectives, les amis sûrs, les âmes généreuses et humaines ; enamourés du splendide spectacle des levers et des couchers de soleil sur la ligne d'horizon de nos Alpes il nous suffit, en refermant le livre de la nature, d'entendre le soir tinter la cloche de l'*Angelus*, de surprendre, au détour du chemin, le geste auguste du semeur se découvrant pour saluer avec une prière l'étoile qui se lève à l'horizon... Et nous nous prenons à redire avec vous, dans un sentiment inexprimable de douceur et de sérénité : pour croire en Dieu je n'ai qu'à faire une promenade autour de mon jardin !

CONCOURS DE PEINTURE

(FONDATION GUY)

Rapport de la Commission des Beaux-Arts

MESSIEURS,

Votre Commission des beaux-arts a examiné avec le plus grand soin les peintures formant l'exposition de 1907, et voici le résumé des impressions qu'elle en a rapportées.

M. Miguet expose trois têtes d'étude, dont l'une paraît même être un portrait, toutes trois visant surtout à l'expression dans une tonalité un peu terne. Il n'y a évidemment pas là l'œuvre d'un maître, mais l'essai, plein de promesses, d'un jeune peintre à ses débuts. Si une récompense paraît prématurée, des éloges et des encouragements ne sont pas de trop pour un artiste qui poursuit d'une façon très visible et déjà avec un certain succès la vigueur et l'originalité du dessin.

M. Pohl se présente avec une exposition beaucoup plus large : neuf paysages, la plupart de petites dimensions, dans une note généralement sévère, où les couleurs agréables à l'œil semblent avoir été évitées pour donner à l'harmonie des tons une importance et une valeur décisives.

Que le peintre y ait partout réussi, on se risquerait à l'affirmer : car bien que la plupart de ces toiles dénotent une intention de recherche spéciale — souvent mal servie par l'exécution — elles n'arrivent pas à donner à l'esprit cet éveil que provoque souvent une peinture plus simple et plus naturelle.

Un tableau, toutefois, se distingue des autres et rappelle le mot célèbre qu'un paysage est « un état d'âme ». C'est une triste journée d'automne : ciel gris, terre grise, arbres à demi dénudés dont la silhouette se profile presque entièrement grise dans un lointain gris de nuages et de brouillards : et tout cela avec des nuances assez harmoniques pour faire du tout comme un concert de mélancolie.

Assurément, le dessin pourrait être meilleur, surtout au premier plan, et les masses elles-mêmes gagneraient à avoir quelques précisions de détail qui, sans trop distraire l'œil, donneraient à l'ensemble un peu plus de réalité. Néanmoins cette toile révèle une bonne méthode à laquelle l'étude fera produire des fruits plus mûrs et plus savoureux.

Autre est la manière de M. Communal qui n'expose aussi que des paysages. La variété des aspects et des couleurs apparaît sous son pinceau déjà plus expérimenté et d'une hardiesse presque trop facile. Il est plus brillant sans doute que soutenu et frappe davantage par l'éclat et la chatoyance de telle ou telle partie que par l'unité et la concordance des tons. Mais il a des réussites, et cela dans des études fort dissemblables entre elles.

Parmi ses paysages, au nombre d'une quinzaine, on remarque tout d'abord deux effets de matin sur des vallées profondes avec des brumes qui en amollissent les contours. Ces toiles marquent un sérieux effort du peintre pour donner une impression neuve d'une délicatesse toute particulière. On hésite à dire que le but ait été pleinement atteint : mais on peut espérer que la subtile vision rêvée par le peintre se réalisera un jour sous ses mains.

L'heure du soir a tenté aussi M. Communal. Il étale dans la gloire d'une pourpre crépusculaire les hauteurs de Nivolet couvertes de neige : tandis que, plus bas, se fondent, dans la nuit tombante, les bois et les rochers des Monts. Ici encore, quoique l'effet soit assez saisissant à première vue, il y aurait beaucoup à dire

sur la disproportion des couleurs et l'insuffisance tonique de toute la partie inférieure du tableau.

Deux morceaux, au contraire, ont rallié les éloges unanimes de la Commission.

C'est d'abord une étude de très petites dimensions — il y en a une plus grande se rapportant au même site — qui masse sous un rayon de soleil oblique la tour du clos de Buisson-Rond et le groupe d'arbres qui l'entoure. Dessin copieux, lumière chaude et abondante, faisant ressortir la noblesse d'une belle et antique végétation. Derrière, le Mont Saint-Jean, très habilement détaillé, dont les lointaines perspectives se détachent sur un ton plus pâle, surmonté d'un ciel qui contient véritablement de l'air.

Plus intéressant encore nous a semblé le paysage au pastel qui, sur une vague du Bourget, fait apparaître, presque sans intermédiaire, la silhouette allongée de la chaîne du Revard au Nivolet, enlevée dans le rose des derniers feux du jour. Là aussi le ciel a son recul et le brillant coloris de la montagne, loin d'éteindre l'eau, lui transmet un reflet qui l'irise : ce ton indécis sur une surface largement étendue, sans autre limite que celle du cadre, donne à l'ensemble du paysage je ne sais quel charme d'idéale et poétique féerie. Notons que l'emploi du pastel, d'ordinaire assez ingrat à la peinture paysagiste, n'est peut-être pas étranger à cet heureux effet.

Quoi qu'il en soit, la valeur de l'exposition de M. Communal dépasse sensiblement le mérite des deux autres. Mais, comme elle ne renferme point d'œuvre capitale, la Commission propose à l'Académie de ne pas lui attribuer l'intégralité du prix et de signaler aussi par quelque récompense les premiers succès de M. Pohl.

J. BOURGEOIS.

Le Gérant : J. GUÉLARD.

TABLES

DE

La Savoie Littéraire et Scientifique

TABLE GÉNÉRALE

ANNÉE 1906

PREMIER TRIMESTRE

	Pages
Programme de la Revue.....	1
CHRONIQUE. — Comité de publication ; bureau de l'Académie pour 1906 ; distinction ; nouveaux membres ; lauréats des concours ; programme du concours de poésie.....	3
FR. DESCOSTES. — <i>Le Patriotisme en province</i> . Discours prononcé à l'ouverture de la séance solennelle du 15 mars.....	5
EM. DENARIÉ. — Rapport sur le concours de la fondation de Loche.....	24
J. RÉVIL. — Bibliographie scientifique.....	30
J. BURLET (abbé). — Bibliographie historique.....	31

DEUXIÈME TRIMESTRE

CHRONIQUE. — Accueil fait à la Revue ; La Société Florimontane et l'Académie de Savoie ; Le cardinal Mathieu à l'Académie de Savoie ; Le monument Lamartine ; Nécrologie ; A travers les livres et les revues ; Hommage à Alfred Puget ; Au congrès de Nuremberg ; Excursion de la société d'histoire de Maurienne.....	33
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

	Pages
J. BOURGEOIS. — Rapport sur le concours de poésie.	41
A. PERRIN. — Rapport sur le concours de peinture...	54
FR. DESCOSTES. — Rapport sur l'attribution de la médaille Metzger.....	57
FR. DESCOSTES. — Bibliographie littéraire : <i>Les Rocquevillard</i> , de M. Henry Bordeaux.....	59
J. RÉVIL. — Bibliographie scientifique : <i>Les limites de la biologie de M. Grasset</i> ; conférence de M. Mougin.....	65
J. BURLET (abbé). — Bibliographie historique.....	66

TROISIÈME TRIMESTRE

CHRONIQUE. — Notre Revue ; Le monument Lamartine à l'Académie de Savoie ; Programme du concours de la fondation Caffé ; Lauréat du Père Gibus ; Distinction méritée ; Nouvelle édition des Œuvres de Saint François de Sales ; Nécrologie.....	69
FR. DESCOSTES. — Eloge funèbre de M. A. Perrin....	75
D ^r SZERLECKI. — Index de l'œuvre d'André Perrin...	94
L. MUGNIER (abbé). — Les adjectifs dans le patois d'Arvillard.....	100
J. RÉVIL. — Bibliographie scientifique.....	104

QUATRIÈME TRIMESTRE

CHRONIQUE. — Congrès d'Aix-les-Bains ; Excursion de la Société d'histoire de Maurienne.....	105
FR. DESCOSTES. — <i>Mgr Hautin intime</i> . Hommage rendu à sa mémoire.....	110
J. RÉVIL. — Les théories nouvelles sur la formation des Alpes.....	125
L. BIMET (abbé). — La Compagnie des Volontaires matelôts de Chanaz.....	131

ANNÉE 1907

PREMIER TRIMESTRE

	Pages
CHRONIQUE. — Bureau de l'Académie ; Abonnements à la Revue ; Séance publique du 7 mars ; Lauréats des Concours ; Nouveaux membres de l'Académie ; A propos de la Savoyarde ; Echange de bons procédés internationaux ; Lettre de M. le chanoine Marin ; Nécrologie ; A travers les Livres et les Revues	1
FR. DESCOSTES. — <i>Les Mécènes de Savoie</i> : discours prononcé à la séance publique du 7 mars.....	9
J. RÉVIL. — Rapport sur le concours d'Histoire naturelle.....	20
FR. DESCOSTES. — Un projet de Bibliographie savoyarde.	33
J. RÉVIL. — Bibliographie scientifique : <i>la Radioactivité et les travaux de M. Blanc</i>	36
J. BURLET (abbé). — Bibliographie historique.....	37

DEUXIÈME TRIMESTRE

CHRONIQUE. — Encouragements à la <i>Savoie Littéraire</i> : lettre de M. le chanoine Borrel ; Nécrologie ; A travers les Livres et les Revues.....	41
E. DENARIÉ. — Repos en Egypte (poésie).....	44
C ^{te} DE SEYSSEL. — Rapport sur le Concours de poésie.	45
E. REVEL (abbé). — Lettre d'Islande, avec illustrations.....	69
FR. DESCOSTES. — Bibliographie littéraire.....	80
J. RÉVIL. — Bibliographie scientifique	83
J. BURLET (abbé). — Bibliographie historique.....	85
CONTRIBUTION A LA BIBLIOGRAPHIE SAVOYARDE	87

TROISIÈME TRIMESTRE

	Pages
CHRONIQUE. — La rentrée de l'Académie de Savoie ; Le concours de peinture de la fondation Guy ; Une lettre de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie de Savoie ; Le Château de Ripaille, par M. Max Bruchet ; Une lettre de l'historien de Ripaille ; Le Concours de la « Vieille France » ; Conférence de Dom Besse ; Une prochaine réception académique ; A travers les Livres et les Revues ; Le Congrès pré- historique de Chambéry.....	89
FR. DESCOSTES. — Eloge funèbre de M. le Chevalier Charles Le Blanc de Cernex... ..	97
J. RÉVIL. — L'Economie alpestre de la Savoie.....	103
E. REVEL (abbé). — Lettre d'Islande, avec illustra- tions.....	108
FR. DESCOSTES. — <i>La littérature dramatique en Sa- voie : la première de Ribera ; le Fra Angelico d'Em- manuel Denarié.....</i>	116
J. BURLET (abbé). — Bibliographie historique.....	133
EXCURSION EN MAURIENNE de la Société d'histoire de Maurienne.....	128
CONTRIBUTION A LA BIBLIOGRAPHIE SAVOYARDE.....	131

QUATRIÈME TRIMESTRE

CHRONIQUE. — Séance publique du 12 décembre ; Lau- réats du Concours de peinture.....	137
L. DE TINSEAU. — Lettre inédite.....	138
Maurice DENARIÉ, — <i>Les Ornaments dans la nature</i> , discours de réception à l'Académie.... ..	141
FR. DESCOSTES. — <i>Les Leçons de la nature</i> , réponse au discours de réception de M. Maurice Denarié....	167
J. BOURGEOIS. — Rapport sur le Concours de peinture.....	182

TROISIÈME TRIMESTRE

Page

Chronique — La rentrée de l'Académie de Savoie ;
Le comte de Chambéry ;
Lettre de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie
de Savoie ; Le Château de Ripaille, par M. Max
Bruchet ; Une lettre de l'historien de Ripaille ; le

TABLE ANALYTIQUE

Nota. — Les deux années ayant une pagination distincte, la table indique l'année et la page. — Les mentions bibliographiques d'ouvrages et d'auteurs sont signalées par la lettre B

Académie de Savoie. Bureau. 1906. 3. — 1907. 1. — Nouveaux membres. 1906. 3. — 1907. 2. — Pour les concours, voir le mot *Concours*.

Aimon III. Comte de Genevois. 1907. 39. B.

Aix-les-Bains. Monument Lamartine. 1906. 35. 70. — Congrès. 1906. 105.

ALBERT (chan.). M. eff. non rés. 1907. 2. — Histoire de M^{gr} de Thiollaz. 1907. 135. B.

Aleman (cardinal) et le grand schisme. 1906. 31. B.

ALESSIO. Martyrs de légion thébéenne. 1907. 134. B.

Allinges. Peintures de chapelle des. 1907. 39. B.

Amédée VI. Publications sur. 1906. 67. — 1907. 39. B.

Amédée IX. Un statut inédit de. 1907. 135. B.

Aoste (Piémont). Histoire et documents. 1907. 134. B.

ARCOLLIÈRES (Courtois d'). Programmes des concours. 1906.

4. 73. — Lettre au sujet du Concours de peinture.

1907. 91. — A propos de trois lettres de convention-

nels ; fête civique à Chambéry en 1793. 1907. 136. B.

ARMINJON Charles. M. agrégé. 1907. 2. — Actions en reprise 1907. 43. B.

ARMINJON Pierre. Irrigations, universités, finances, industrie sucrière en Egypte. 1907. 7. 95. B.

Arvillard. Sur le patois d'. 1906. 100.

BARBEY. Correspondance Dupré. 1906. 67. B.

BARELLI. Commerce entre Italie et France. 1907. 85. B.

Baud. Notice sur le capitaine. 1906. 32. B.

- BAUME. Sur Ste-Foy en Tarentaise. 1906. 31. B.
- BAUX Emile. Louise de Savoie et Claude de France. 1907. 134. B.
- BERCHEM (von). Registres de Genève. 1907. 85. B.
- BERNARD (dom) d'Hautecombe. Membre corresp. 1906. 3.
Bernard (Docum. sur les hospices du S^t). 1907. 134. B.
Bernard (S^t) de Menthon. Docum. hagiograph. 1907. 135. B.
- BERTHET Louis. Nécrologie et bibliogr. 1906. 74.
- BERTHIER Alfred (abbé). Membre corresp. 1907. 2.
- BERTRAND Marcel. Notice nécrolog. 1907. 6.
- BESSE (dom). Conférence sur Huysmans. 1907. 95.
- BIMET Louis (abbé). Les volontaires matelôts de Chanaz. 1906. 131.
- BLANC (le baron). Membre corresp. et agrégé. 1906. 3. —
1907. 2. — Etude sur ses travaux par M. Révil. 1907. 36. 84.
- BLANC (le docteur). Membre corresp. 1906. 3.
- BLANC (Le) de Cernex. Eloge funèbre par M. Descostes. 1907. 97.
- BLANCHARD Georges. Membre agrégé. 1906. 3.
Blanche de Savoie et Galeazzo Visconti. 1907. 39. B.
- BORDEAUX Henry. 1906. 59. 74. — 1907. 80. 136. B.
- BORREL (chan.). Lettre à *Savoie littéraire*. 1907. 41. —
L'épiscopat depuis Concordat. 1907. 136. B.
- BORREL. Les Ceutrons. 1906. 66. B.
- BORSON (général). Carte du Mont-Blanc. 1906. 31. B. —
Voies ferrées des Alpes ; le denier du culte. 1907. 43. 95. B.
- BOTTERO (M^{gr}). Ouvrages en tamoul. — Apostolat aux Indes. 1907. 7. 43. B.
- BOUCHAGE (le Père F^{çois}). Formation de l'orateur. 1906. 38. B.
- BOURGEOIS J. Rapport concours poésie. 1906. 41. — Rapport concours de peinture. 1907. 182.
- BOURGET (baron du). Membre agrégé. 1906. 3.
Bourget-du-Lac. Restauration de l'église. 1907. 39. B.
- BREGEAULT. Sur Chamonix. 1906. 31. B.
- BRIOT. Economie alpestre. 1907. 81. 103. B.

- BRUCHET Max. Lauréat médaille Metzger. 1906. 4. — Emploi du français. 1906. 32. B. — Chapelle des Allinges. 1907, 39. B. — Lettre de M. Descostes sur ouvrage *Château de Ripailles* et réponse. 1907. 92. 93.
- Bugeaud. En Savoie en 1815. 1906. 68. B.
- BUGNARD. Lauréat concours peinture. 1906. 4.
- BURAGGI. Un statut d'Amédée IX. 1907. 135. B.
- BURLET (abbé). Bibliographie histor. 1906. 31. 66 — 1907. 85. — Episcopat en Savoie depuis Concordat. 1907. 135. B. — Tables de *Savoie Littéraire*. 1907. 185.
- BUTTET (Charles de). Membre corresp. 1907. 2.
- BUTTET (Edouard de). Membre corresp. 1907. 2.
- BUTTIN Charles. Membre effectif. 1906. 3. — Au Congrès de Nuremberg. 1906. 39. — La cinquedea ; les flèches d'épreuves. 1907. 38. B. — Le guet à Genève. 1907. 86. B.
- CADEDDU. Charles-Emmanuel IV. 1906. 68. B.
- CAMUS (M^{gr}). Pèlerinage à Myans de. 1907. 40. B.
- CAMUS. Autographes princes de Savoie. 1907. 39. B.
- CANZIO. L'Aiguille verte. 1906. 31. B.
- CARLIOZ Joseph. Membre corresp. 1907. 2. — Bibliographie. 1907. 131.
- CAROTTI Jules. Lauréat concours de Loche. 1906. 4. 20. — Membre corresp. 1907. 2.
- CAZALIS (docteur). Membre corresp. 1906. 3.
- CHAGNY (abbé). Projet d'évêché à Bourg. 1906. 68. B.
- CHALLAMEL Jules. Membre corresp. 1906. 3. — L'agression du Bourget. 1907. 136. B.
- Challant (Antoine de). Biographie. 1907. 39. B.
- Chanaz. Volontaires matelôts de. 1906. 131.
- Chapuis Eustache. Son rôle en Angleterre. 1906. 68. B.
- Charlemagne. Passage des Alpes par. 1907. 38. B.
- Charles-Emmanuel IV. Episode de la vie de. 1906. 68. B.
- CHOULET (M^{gr}). Situation en Mandchourie. 1907. 43. B.
- COLOMBO. Sur une vie de Saint Bernard. 1907. 135. B.
- COMMUNAL. Lauréat concours peinture. 1907. 137.

Concours. — *Concours de la fondation Caffé* : Lauréats. 1906. 3. — 1907. 1. — Rapport de M. Perrin. 1906. 20. — Programme. 1906. 73. — *Concours de la fondation de Loche* : Lauréats. 1906. 4. — Rapport de M. Denarié. 1906. 24. — *Concours de la fondation Guy (peinture)* : Lauréats. 1906. 4. — 1907. 137. — Rapport de M. Perrin. 1906. 54. — Difficultés au sujet du concours. 1907. 90. — Rapport de M. Bourgeois. 1907. 182. — *Concours de la fondation Guy (poésie)* : Lauréats. 1906. 4. — 1907. 2. — Rapport de M. Bourgeois. 1906. 41. — Rapport de M. le comte de Seyssel. 1907. 45. — *Médaille Metzger* : Lauréats. 1906. 4. — Rapport de M. Descostes. 1906. 57.

Congrès préhistorique en 1908. 1907. 96.

COOLIDGE. Massifs de Sana et de Bellecôte. 1906. 31. B. — Passage de Charlemagne. 1907. 38. B.

COSTA de Beauregard (marquis). Un Homme d'autrefois. 1907. 43. B. — M^{me} Loyse de Savoie. 1907. 85. B.

COSTA de Beauregard (comte Olivier). Membre agrégé. 1906. 3. — Note sur bronzes antiques. 1906. 31. B.

Croisades. Participation de la Savoie aux. 1907. 37. B.

CROLARD. Notes archéolog. 1907. 38. B.

DAUDET Ernest. Lettres de J. de Maistre. 1907. 40. B.

DELFOUR (abbé). Un Homme d'autrefois du M^{is} Costa. 1907. 43. B.

DENARIÉ Emmanuel. Rapport sur le concours de Loche. 1906. 24. — *Le Repos en Egypte*, poésie. 1907. 44. — Etude littéraire sur *Ribera* et *Fra Angelico* par M. Fr. Descostes. 1907. 116.

DENARIÉ Maurice. Membre effectif. 1907. 2. — *Les ornements dans la nature*, discours de réception. 1907. 141.

DESCOSTES François. Le patriotisme en province. 1906. 5. Congrégations religieuses en pays annexé. 1906. 39. B. — Rapport sur attribution médaille Metzger. 1906. 57. — Bibliographie littéraire. 1906. 59. — 1907. 80. 116. — Le Monument Lamartine. 1906. 70. — Eloge funèbre de M. A. Perrin. 1906. 75. — Mgr Hautin intime.

1906. 110. — Lettre à la *Societa Storica Subalpina*, 1907. 4. — Les Mécènes de Savoie. 1907. 9. — Projet de Bibliographie savoyarde. 1907. 33. — Lendemain de la séparation. 1907. 43. B. — Lettre à M. Max Bruchet, historien de Ripaille. 1907. 92. — Eloge funèbre de M. Charles Le Blanc de Cernex. 1907. 97. — Littérature dramatique en Savoie. 1907. 116. — Les leçons de la nature, réponse au discours de réception de M. Maurice Denarié. 1907. 167.
- DESCOSTES Adolphe. Biographie de J.-J. Rousseau. 1906. 32. B.
- DÉSORMAUX. Membre corresp. 1906. 3. — Essai de grammaire. 1907. 44. B.
- DESPOIS (abbé). Lauréat du concours poésie. 1907. 2.
- DOIX (abbé). Membre corresp. 1907. 2. — Vérité religieuse. 1907. 8. B.
- DOUMIC René. Œuvres de saint François de Sales. 1906. 74. B.
- DUC (Mgr). Une chartre des Cours et Innocent V. 1907. 39. B.
- DUFOUR-VERNES. Registres de Genève. 1907. 85. B.
- DULLIN. Membre agrégé. 1906. 3.
- DUNOYER (chanoine). Membre corresp. 1907. 2.
- DUNOYER Norbert. Bibliographie de ses œuvres. 1907. 87.
- DUPLAN. Inventaire des biens religieux en Chablais. 1907. 134. B.
- DURAND. De Miage au Mont-Blanc. 1906. 31. B.
- DUVERNEY Paul. Membre corresp. 1906. 3. — Lauréat du concours de peinture. 1906. 4.
- FAGA. Membre corresp. 1907. 2.
- FAUCIGNY-LUCINGE (de). Un ambassadeur savoyard en France. 1907. 86. B.
- FENOUILLET. Membre corresp. 1906. 3. — Emeute à Savigny. 1907. 86. B. — Bibliographie de ses travaux. 1907. 131.
- FLAHAUT. Hauts sommets. 1906. 31. B.
- FLUSIN. Spéléologie. 1906. 31. B.
- François de Sales* (Saint). Pèlerinage de Lancelot à son tombeau ; reliques du saint. 1906. 68. B. — Edition de ses

- Œuvres. 1906. 74. B. — Fêtes de canonisation à Angers.
1907. 40. B.
- FRUTAZ (chanoine). Le collège d'Aoste. 1907. 8. B.
- GABOTTO Ferdinand. Membre corresp. 1907. 2. — Lettre à
l'Académie. 1907. 3. — Documents sur l'histoire
d'Aoste. 1907. 135. B.
- GALLO (de). St-Jean de Maurienne en 1793. 1907. 136. B.
- GRASSET (docteur). Limites de la Biologie. 1906. 65. B.
- GAUTHIER Léon. Lombards en Bourgogne. 1907. 135. B.
- GAVARD (abbé). Membre corresp. 1906. 3.
- GENOLIN. Reliques de saint François de Sales. 1906. 68. B.
- GONTHIER (chanoine). Paroisses diocèse de Genève. 1906.
67. B. — Membre effect. non résid. 1907. 2. — Peste de
1629. 1907. 134. B.
- GRANGE François. Membre agrégé. 1906. 3.
- GROS (abbé). Membre corresp. 1906. 3. — Excursion de la
Société d'histoire. 1906. 105.
- GRUMEL (abbé). Membre corresp. 1907. 2.
- GUILLOT. Le savoyard Sinelli. 1907. 86. B.
- GUINIER. Le Roc de Chère. 1906. 104. B.
- HALLAYS André. Lancelot à Annecy. 1906. 68. B.
- Hautin (Mgr). Hommage à sa mémoire et portrait. 1906. 110.
- Hérault de Séchelles. Lettres de. 1907. 136. B.
- HOLLANDE A. Etude sur le sang des insectes. 1907. 7. B.
- HOLLANDE Paul. Membre corresp. 1906. 3.
- Humbert-aux-Blanches-Mains. Publications sur. 1906. 67.
— 1907. 85.
- HUMBLLOT (abbé). L'Episcopat depuis Concordat. 1907. 136. B.
- Innocent V. Sur l'origine de. 1907. 39. B.
- JACOB C. Terrains crétacés des Alpes. 1907. 83. B.
- JACOB Louis. Bourgogne au xi^e siècle. 1907. 85. B.
- JACQUOT. Membre corresp. 1906. 3.
- JAMBOIS. Conseils de guerre. 1906. 38. B. — Membre
agrégé. 1907. 2.
- JARRIN Albert. Membre agrégé. 1907. 2.
- Jeanne de Savoie. Etude sur. 1906. 67. B.

- LABRUZZI. Humbert aux Blanches-Mains. 1906. 67. B.
LAFRASSE (chan.). Lauréat concours Caffé. 1906, 3. 20. —
Membre corresp. 1907. 2.
Lamartine. Le Monument. 1906. 35. 70.
LANORE. Notice sur Michel Porrette. 1907. 39. B.
LARACINE Edouard. Membre agrégé. 1907. 2.
LARRIVAZ (le Père). Abandon de l'Égypte. 1907. 43. B.
LAVOREL (chanoine). Notice sur Dom Mackey. 1906. 38. B.
Lémenc. Notice sur église de. 1906. 32. B.
LE ROUX. Lauréat concours Caffé. 1907. 1. — Rapport sur
les Recherches biologiques de M. Le Roux. 1907. 20.
LESPINASSE-MONGENET. La Vie finissante. 1906. 39 B.
LÉTANCHE. Pierre-Châtel et Yenne. 1906. 67. B.
Locatelli. Passage en Savoie de. 1907. 86. B.
LORY. Spéléologie. 1906. 31. B.
Louis I de Savoie et son fils. 1907. 85. B.
Louise de Savoie, par le marquis Costa. 1907. 85. B.
- Macôt*. Budget au xv^e siècle. 1906. 67. B.
MAILLEFER. Savoie et Genève au xvii^e siècle. 1907. 40. B.
MAILLET (abbé). Membre corresp. 1906. 3. — N.-D. de
Myans. 1906. 32. B.
Maistre. J. de. Lettres inédites. 1906. 68. — 1907. 40. B.
— Réédition des Considérations. 1907. 135. B.
MANNO (le baron). Membre agrégé. 1907. 2.
MARESCHAL (le comte de). Armorial. 1907. 37. B.
MARESCHAL Amédée. Membre corresp. 1907. 2.
Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. Biographie. 1906. 67. B.
MARIN (chanoine). Membre corresp. 1907. 2. — Lettre à
l'Académie. 1907. 5.
MARTEAUX Charles. Membre corresp. 1907. 2. — Etudes sur
les voies romaines. 1907. 85. 133.
MARTIN (abbé). Bullaire de Lyon. 1906. 67. B.
MASSE Jules. Annexion de Savoie en 1792. 1907. 136. B.
MATAGRIN. Diocèse de Belley et la Savoie, 1907. 40. 86. B.
Mathieu (le cardinal) à l'Académie de Savoie. 1906. 35.
MÉNÉTRÉZ Paul. Du lac Léman à Dent du Chat. 1907. 80. B.
METTRIER. Le Mont-Iseran. 1906. 31. B.

- METZGER. J.-J. Rousseau à l'île St-Pierre. 1906. 32. B. —
Pour la Médaille Metzger, voir au mot *Concours*.
- MEUNIER Stanislas. Membre agrégé. 1906. 3. — Lettre à la
Revue. 1906. 33.
- MICALOD (abbé). Notice église de Lémenc. 1906. 32. B.
- MILLIET (le P. Claude M. de Challes). 1907. 40. B.
- MIQUET (abbé). Membre corresp. 1907. 2.
- MIQUET François. Lettre à la Revue. 1906. 69. — Notices
biographiques. 1907. 40. B.
- MONET (général). Biographie. 1907. 40. B.
- MOTTAZ. Vaudois piémontais en Suisse. 1907. 40. B.
- MOTTET Joseph. Membre corresp. 1906. 3.
- MOUGIN. Conférence à Chambéry de M. 1906. 66. B.
- MUGNIER (abbé). Les adjectifs dans le patois d'Arvillard. 1906.
100. — Membre corresp. 1907. 2.
- MUN (Gabriel de). Ambassade de Particelli. 1907. 133. B.
- MURATORE Dino. Membre corresp. 1907. 2. — Charles IV et
comte Vert. 1906. 67. B. — Aimon III; Croisade du
Comte Vert, Blanche de Savoie. 1907. 39. B.
- Myans. Couronnement de Notre-Dame de. 1906. 32. B.
- NAILLOD (abbé). Pèlerinage à Myans, xvii^e siècle. 1907. 40. B.
- NAVATEL (abbé). Œuvres de saint François de Sales. 1906.
74. B. — Membre agrégé. 1907. 2.
- Nécrologie*. Le M^{is} Tredicini de Saint-Séverin. 1906. 37. —
Louis Berthet. 1906. 74. — Marcel Bertrand. 1907.
6. — Léon Savin. 1907. 42. — Le Blanc de Cernex.
1907. 97. — Mgr Hautin. 1906. 110. — André Perrin.
1906. 75.
- NICOULLAUD. Mémoires C^{tesse} de Boigne. 1907. 40. B.
- NODET. Tombeaux de Brou. 1906. 68. B.
- NORMAND (M^me). Lauréat concours poésie. 1907. 2.
- OMONT. Inventaire chartes. 1907. 39. B.
- ONCIEU DE CHAFFARDON (marquis d'). Membre corresp. 1907.
2. — L'ouvrière au grand air. 1907. 43. B.
- Particelli*. Ambassadeur en Piémont. 1907. 133.
- PASCAUD. Code civil et réformes. 1906. 38. B.

- PATRUCCO. Histoire d'Aoste. 1907. 134. B.
- PEREY. Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. 1906. 67. B.
- PEROUSE. Cardinal Aleman. 1906. 31. B. — Budget municipal au xv^e siècle. 1906. 67. B.
- PERPÉCHON. Membre corresp. 1907. 2.
- PERRIER de la Bâthie. Culture champignons Madagascar. 1907. 43. B.
- PERRIN André. Rapport pour Concours Caffé. 1906. 20. — Rapport pour Concours peinture 1906. 54. — Son éloge funèbre par M. Descostes, avec portrait. 1906. 75. — Index bibliographique de ses œuvres. 1906. 94.
- Pesey*. Exploitation de l'argent à. 1906. 68. B.
- Philippe de Savoie*, Sa révolte contre son père. 1907. 85. B.
- PICCARD (chan.). — Biographie Saint François de Sales. 1906. 39. B. — Ville de Thonon et Saint François. 1907. 134. B.
- PIVANO. Docum. sur hospices Saint-Bernard. 1907. 134. B.
- POCHAT-BARON (abbé). Membre corresp. 1906. 3.
- POHL. Lauréat concours peinture. 1907. 137.
- Porrette Michel*. Architecte savoyard xvi^e siècle. 1907. 39. B.
- POUPARDIN. Bourgogne du ix^e au xiv^e siècle. 1907. 85. B.
- Puget Alfred*. Hommage à. 1906. 39.
- RAYMOND (colonel). Membre agrégé. 1906. 3.
- REBORD (chanoine). Membre corresp. 1906. — 3. Lettre à la Revue. 1906. 33.
- REINACH Th. Restauration Eglise du Bourget. 1907. 39. B.
- RENAUX. Humbert Blanchés-Mains. 1907. 85. B.
- REVEL Eugène (abbé). Lettres d'Islande. 1907. 69. 108.
- REVEL Gabriel. Membre corresp. 1906. 3.
- RÉVIL J. Bibliographie scientifique. 1906. 30. 65. 104. — 1907. 83. 103. — Les théories nouvelles sur la formation des Alpes. 1906. 125. — Notice sur M. Marcel Bertrand. 1907. 6. — Economie alpestre de la Savoie. 1907. 103. — Rapport pour concours d'Histoire naturelle. 1907. 20. — La radioactivité et les travaux de M. le Baron Blanc. 1907. 36.
- Ripaille*. Histoire du château de. 1907. 92.

- RITTER Eugène. Lettre de Clément VII. 1907. 86. B.
RITZ Jean. Membre corresp. 1907. 2.
ROSELAND. Lauréat concours poésie. 1907. 2.
Rousseau J.-J. Publications sur. 1906. 32. B.
Saint-Jean-de-Maurienne. Pendant la Révolution. 1907.
136. B.
Saint-Jean-de-la-Porte. Bronzes antiques trouvés à. 1906.
31. B.
Sales (Saint François de). Voir au mot *François*.
Sales (Mgr J.-Fr.) et la peste de 1629. 1907. 134. B.
Savin Léon. Notice nécrolog. et bibliog. 1907. 42.
SCHAUDEL Louis. Membre agrégé. 1906. 3. — Pierres à cupu-
les, 1906. 66. — Seigneurie de Breux ; Alpes à époque
glaciaire. 1907. 7. B.
SCHIAPARELI. Humbert Blanchés-Mains. 1906. 67. B.
SELLIER. Curiosités historiques. 1906. 31 B.
SERRAZ (Le Marquis de la). Membre agrégé. 1907. 2.
SEYSSEL (Le Comte de). Rapport pour Concours de poésie.
1907. 45.
SEYSSEL (Vicomte Pierre de). Membre corresp. 1906. 3.
Simond Philibert. Lettres de. 1907. 136. B.
Sinelli. Savoyard, ministre de Léopold I^{er}. 1907. 86. B.
Sociétés savantes. Société florimontane et Académie de
Savoie. 1906. 34. — Excursion de la Société d'histoire
et d'archéologie de Maurienne. 1906. 40, 105 ; 1907.
128. — Société historique subalpine et Académie de
Savoie. 1907. 3.
SYMPHORIEN (Dom). Membre agrégé. 1906. 3. — Règle
cistercienne ; notes sur la coule. 1907. 8. B.
SZERLECKI (le D^r). Index de l'œuvre de A. Perrin. 1906. 94.
TERMIER (abbé). Membre corresp. 1907. 2.
TERRIER. Notice sur capitaine Baud. 1906. 32. B.
THEURIET André. Au Parmelan. 1906. 31. B.
THIOLLAZ. Histoire de M^{gr} de. 1907. 135. B.
TINSEAU Léon de. Lettre inédite. 1907. 138.
TISSOT Amédée (chanoine). Membre corresp. 1907. 2.

TRÉDICINI DE SAINT-SÉVERIN (Marquis). Notice nécrolog.
1906. 37.

TRILLAT (Docteur). Membre agrégé. 1906. 3.

TRUCHET Florimond. Membre agrégé. 1906. 3.

TURREL Edmond, Membre corresp. 1906. 3.

UZUREAU (Abbé). Fêtes canonisation saint François de Sales.
1907. 40. B.

Vaudois piémontais en Suisse au xvii^e siècle. 1907. 40. B.

VAUTERS. Voyage en France de Locatelli. 1907. 86. B.

VESAN (chanoine). Biographie d'Antoine de Challant. 1907.
39. B.

VESINS (Bernard de). Introduction à de Maistre. 1907. 135. B.

VILLOUD (abbé). Membre corresp. 1907. 2.

YENNE. Le prieuré d'. 1906. 67. B.

Abbé J. BURLET,

*Membre effectif de l'Académie
de Savoie.*

